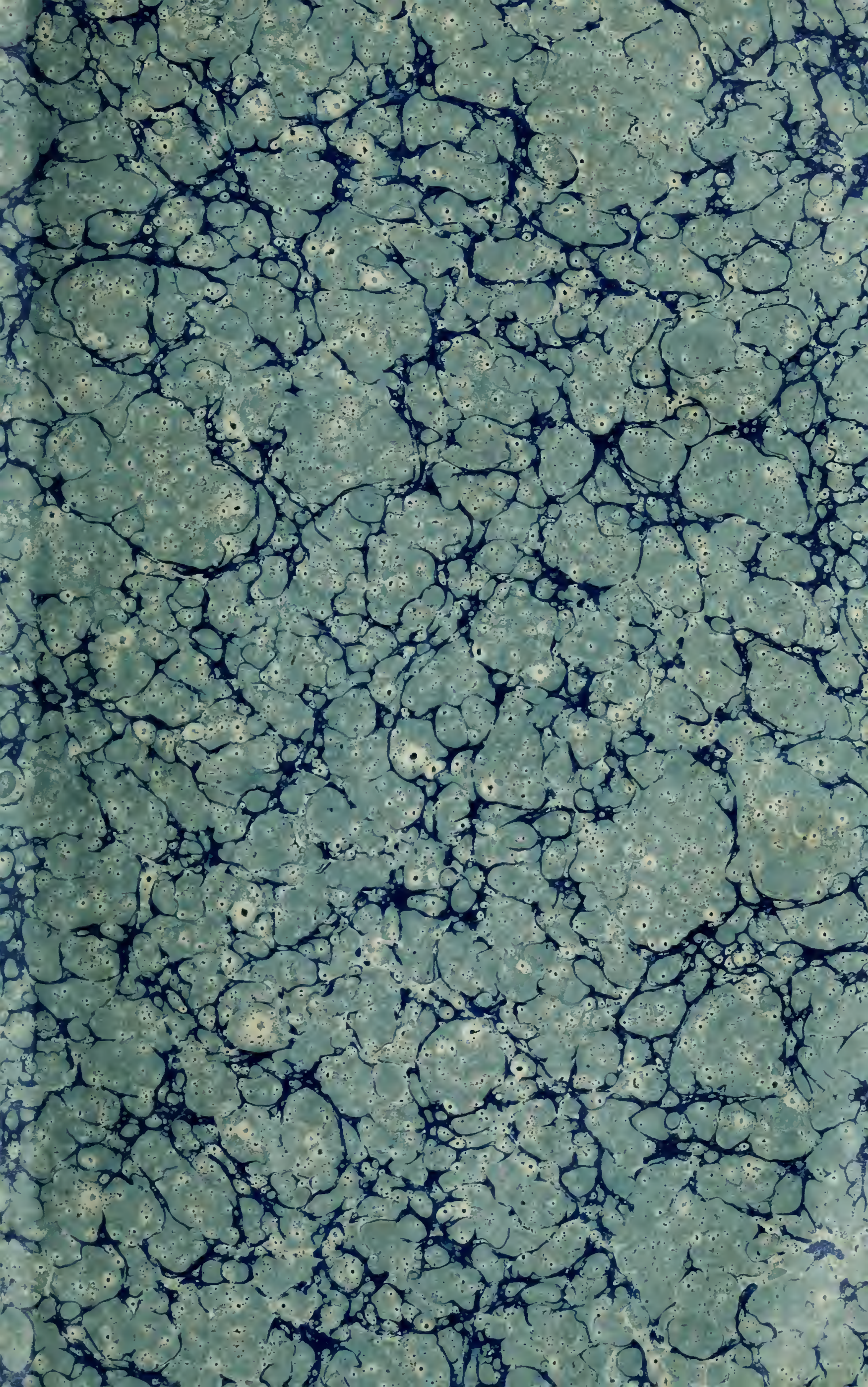


LA PARTIE DE CHASSE DE HENRI IV,

COMÉDIE

En trois Actes & en Prose,

Avec quatre Estampes en taille-douce, d'après les desseins de M. GRAVELOT;

Par M. COLLÉ, Lecteur de S. A. S. Monseigneur le Duc d'Orléans, premier Prince du Sang.

Prix, trois livres.



A PARIS,

Chez { La Veuve DUCHESNE, rue S. Jacques, au dessous de la Fontaine S. Benoît, au Temple du Goût.
GUEFFIER, fils, rue de la Harpe, vis-à-vis la rue S. Severin, à la Liberté.

M. DCC. LXVI.

Avec Approbation & Privilége du Roi.



A

SON ALTESSE SÉRÉNISSIME

MONSEIGNEUR

LE DUC D'ORLEANS,

PREMIER PRINCE DU SANG.

ONSEIGNEUR,

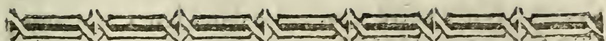
Vous m'avez déjà permis de vous dédier Dupuis & Desronais ; *vous me défendîtes alors toute espece d'éloges. Vous me*

permettez aujourd'hui d'offrir à Votre ALTESSE SÉRÉNISSIME, LA PARTIE DE CHASSE DE HENRI IV ; *& vous me renouvellez cette même défense. Heureusement* MONSEIGNEUR, *que, tout puissant que vous êtes, vous ne pouvez pas imposer au public le silence que vous m'ordonnez. Je me borne donc à vous renouveller les assurances de l'attachement inviolable, & du très-profond respect avec lesquels je suis,*

MONSEIGNEUR,

De votre ALTESSE SÉRÉNISSIME,

Le très-humble & très-obeissant
Serviteur, COLLÉ.



AVERTISSEMENT.

LES noms de Henri IV & de Sully sont si chers à la Nation, qu'un Auteur peut presque se flatter de la réussite d'un Ouvrage dans lequel il a le bonheur de rappeller la mémoire adorée de ce grand Roi, de ce digne Ministre.

Cette idée, qui m'a inspiré quelque confiance, me fait donner aujourd'hui au Public ma Comédie DE LA PARTIE DE CHASSE DE HENRI IV.

Le titre seul de la Piece annonce assez que je n'ai point eu la prétention de montrer dans une Comédie le grand Roi, le premier Capitaine de son siecle, la Politique équitable, le Conquérant légitime, &c. Cette entreprise auroit été au-dessus de mes forces.

Ce sont seulement quelques instants de sa vie privée que j'ai saisis; c'est (si l'on veut me passer cette expression) *le Héros en déshabillé*, que j'ai essayé de peindre.

Par cette raison, j'ai cru qu'il étoit de l'essence de mes caracteres, dans le premier Acte même de ma Piece, où j'ai été obligé de prendre un ton plus élevé que dans les deux autres, de faire néanmoins parler les deux grands Hommes que j'introduis sur la Scene, avec ce *langage de la familiarité* qu'ils avoient réellement ensemble, & que l'histoire leur donne; de conserver à Henri IV ses façons de s'exprimer qui sont consacrées; & (si j'osois le dire) cette *bonhommie adorable*, qui d'ailleurs, dans un Prince, a bien sa dignité particuliere.

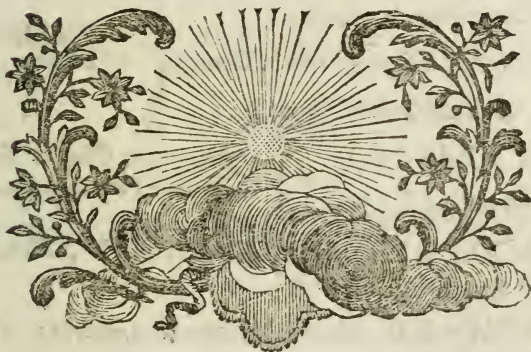
Auſſi doit-on prévenir les perſonnes qui voudroient jouer cette Comédie dans leurs ſociétés, que ſon exécution demande la plus grande vérité, & la plus naïve ſimplicité ; qu'il faut par conſéquent que les Acteurs s'éloignent de quelque eſpece de déclamation que ce ſoit ; il faut dans les Scenes ſérieuſes ou intéreſſantes, que leur jeu ſoit naturel, & que leurs tons ſoient nobles, ſans avoir rien de guindé.

J'ai aſſiſté à des repréſentations de cette Piece, jouée dans cet eſprit, & dans un point de vérité & de perfection que je n'aurois jamais imaginé que l'on pût atteindre. D'après ce que j'ai vu, je pourrois aſſurer que cette Comédie ainſi rendue, eſt d'un grand effet théatral, & fait aux Spectateurs l'illuſion la plus complete, ſur-tout lorſque l'on y joint (comme je l'ai encore vu) le coſtume des habits à la diverſité des décorations analogues au ſujet.

Je ne dois pas laiſſer ignorer que j'ai pris l'idée, & une partie du fond de ma Piece, *d'une Comédie Angloiſe*, dont la traduction eſt imprimée. Le Public judicieux diſtinguera facilement ce que je dois à l'Auteur Anglois, d'avec ce qui m'eſt propre. L'on verra auſſi que les Mémoires de Sully ne m'ont pas été inutiles.

M. Sedaine, dont les talents & le génie marqué pour le Théatre ſont ſi connus, n'a pas dédaigné de puiſer dans la même ſource que moi : c'eſt de cette même *Comédie Anglaiſe* qu'il a tiré *le Roi & le Fermier*, ainſi qu'il l'a avoué lui-même en le faiſant imprimer. Le ſuccès brillant qu'il a eu, & qu'il continue d'avoir, juſtifie le choix qu'il a fait de ce ſujet. Heureuſement nous ne nous ſommes nullement rencontrés dans

ſa maniere dont nous en avons tiré parti l'un & l'autre ; tout ce qui me reſte à déſirer à préſent, c'eſt que mon ſuccès ne ſoit pas différent, & aproche un peu du ſien.



PERSONNAGES.

HENRI IV ROI DE FRANCE.

Le Duc de SULLY, *ſon premier Miniſtre.*

Le Duc de BELLEGARDE, *Grand Ecuyer.*

Le Marquis de CONCHINY, *Favori de la Reine.*

Le Marquis de PRASLIN, *Capitaine des Gardes.* Différents Seigneurs de la Cour. Deux Gardes-du-Corps.	*Perſonnages muets.*
LA BRISÉE, SAINT-JEAN,	*Officiers des Chaſſes de la Forêt de Fontainebleau.*

MICHEL RICHARD, dit MICHAU, *Meûnier à Lieurſain.*

RICHARD, fils de Michau, *Amoureux d'Agathe.*

MARGOT, *Femme de Michau.*

CATAU, fille de Michau, *Amoureuſe de Lucas.*

LUCAS, Payſan de Lieurſain, *Amoureux de Catau.*

AGATHE, Payſanne de Lieurſain, *Amoureuſe de Richard.*

Un BUCHERON.

Deux BRACONNIERS.

Un GARDE-CHASSE, *demeurant à Lieurſain.*



LA PARTIE DE CHASSE DE HENRI IV,

COMÉDIE

En trois Actes & en Prose.

ACTE I.

La Scene est à Fontainebleau, dans la galerie des Réformés, au bout de laquelle est l'anti-chambre du Roi.

SCENE PREMIERE.

Le Duc de BELLEGARDE, *le Marquis de* CONCHINY, *tous deux en uniforme de chasse.*

Le Marquis de CONCHINY, *d'un air triste.*

NOUS voici donc depuis quatre jours à ce Fontainebleau,... & nous allons partir dans deux heures pour la chasse, mon cher Duc de Bellegarde ?

Le Duc de BELLEGARDE, *à part.*

Mon cher Duc de Bellegarde !... le fat !... *Haut.* Oui, mon très-cher Marquis de Conchiny ; nous allons aujourd'hui prendre un cerf,... peut-être deux ;... & au retour nous soupons avec le Roi ; (car il vous a nommé aussi, vous, Monsieur,) *d'un air mystérieux.* Cela s'arrange merveilleusement avec vos vues que j'ai pénétrées... Pour moi,... cela me contrarie un peu ;... mais cela fait le désespoir à coup sûr d'une très-grande Dame qui ne m'avoit pas destiné à souper ce soir avec le Roi.

Le Marquis de CONCHINY.

Je vous en livre autant. Et cette chasse,... & ce souper sur-tout,... que dans tout autre temps j'eusse désiré avec passion,... me désolent dans ce moment-ci.

Le Duc de BELLEGARDE, *d'un air léger.*

Vous désolent, Monsieur de Conchiny ?... Eh ! mon Dieu ! oui, je sais bien ; & vous me dîtes encore hier au soir que votre dessein étoit d'aller faire aujourd'hui un tour à Paris, pour voir votre petite Agathe... *d'un ton plus sérieux.* Mais, mon très-cher Monsieur, vous n'êtes pas assez constamment dans les bonnes graces du Roi, pour que ce contre-temps-ci (si c'en est un si grand que l'honneur de souper avec votre Maître) puisse tant vous désoler.

Le Marquis de CONCHINY.

D'accord, Monsieur le Duc ; & je sens bien que je dois tout sacrifier pour suivre ici cette grande affaire que vous savez...

Le Duc de BELLEGARDE, *l'interrompant.*

Eh ! y a-t-il donc à balancer ? Oh ! Monſieur, il faut faire marcher les affaires d'abord... Que les femmes viennent après, rien n'eſt plus juſte ; on leur donne enſuite ſon temps, s'il en reſte.

Le Marquis de CONCHINY.

Je conviens de tout cela ; mais c'eſt que vous ignorez que dans l'inſtant même, je reçois une lettre de Fabricio, de mon valet de chambre de confiance, de celui qui a chez moi le détail de ces choſes-là ;........ & .... ce négligent coquin me marque que cette petite payſanne s'eſt ſauvée hier dès le grand matin, en attachant ſes draps à ſa fenêtre, de la maiſon de Paris où je la faiſois garder à vue par ce maraud-là.

Le Duc de BELLEGARDE, *d'un air ſurpris.*

Agathe s'eſt enfuie de chez vous ?... Je ne conçois rien à cela. Comment ! eh ! à quoi en étiez-vous donc avec elle ?

Le Marquis de CONCHINY.

J'en étois... J'en étois à rien.

Le Duc de BELLEGARDE.

A rien ! allons donc, quel conte !

Le Marquis de CONCHINY.

Oh ! à rien, ce qui s'appelle rien.

Le Duc de BELLEGARDE.

Et mais, cela eſt fabuleux, ce que vous voulez me faire croire-là.

Le Marquis de CONCHINY.

Ce n'eſt point une fable, vous dis-je ; d'honneur, rien n'eſt plus vrai. La petite ſotte aime un animal de payſan, qu'elle alloit épouſer quand je la fis enlever par Fabricio ;...... elle adore

Monsieur Richard ;...... le fils d'un Meûnier qui est de son village , qui est de Lieursain.

Le Duc de BELLEGARDE , *d'un air railleur.*

Un Paysan de Lieursain !.... l'héritier présomptif d'un Meûnier ! voilà ce qui s'appelle un rival à craindre ! comment diable ! voilà des obstacles qui ont dû vous arrêter tout court.

Le Marquis de CONCHINY.

Ne pensez pas rire , Monsieur le Duc , ils ont été insurmontables , du moins pour moi. C'est que c'est une vertu !.... c'étoient des fureurs.... Quoi donc ! une fois n'a-t-elle pas pensé se poignarder avec un couteau qu'elle trouva sous sa main , & que j'eus toutes les peines du monde à lui arracher.

Le Duc de BELLEGARDE , *d'un air badin.*

Fort bien , continuez , Monsieur , vous rendez de plus en plus votre petit roman fort vraisemblable ; car enfin rien n'est plus commun que de voir une femme se tuer ,... & sur-tout quand on l'en empêche.

Le Marquis de CONCHINY , *vivement.*

Oh ! parbleu , elle ne jouoit pas cela , elle y alloit bon jeu , bon argent.

Le Duc de BELLEGARDE , *d'un ton badin.*

Tout de bon ? cela étoit sérieux ! mais c'est du vrai tragique , en ce cas-là.

Le Marquis de CONCHINY , *sans l'écouter ; & après avoir rêvé un moment.*

J'aurois toutes les envies du monde de vous laisser courre votre cerf à vous autres ;... & de pousser jusqu'à Paris , moi , si le rendez-vous de la chasse étoit de ce côté-là.... Eh ! parbleu ,

j'apperçois là-dedans deux Officiers des chasses, permettez-vous que je sache d'eux ?.... Messieurs, Messieurs, un mot, s'il vous plaît.

SCENE II.

Le Duc de BELLEGARDE, *le Marquis de* CONCHINY, *les deux* OFFICIERS *des chasses.*

Les OFFICIERS des Chasses *ensemble.*

QUe souhaitez-vous, Monsieur le Marquis ?

Le Marquis de CONCHINY.

Dites-moi un peu, Messieurs, de quel côté de la forêt est le rendez-vous de la chasse aujourd'hui ?

I. OFFICIER des Chasses.

Monsieur le Marquis, c'est au carrefour de Chailly.

Le Marquis de CONCHINY.

Eh ! où est ce carrefour-là ?

II. OFFICIER des Chasses.

Eh mais, Monsieur le Marquis, c'est à près de trois lieues d'ici ;... en tirant droit vers Paris ;... & par le rapport que nous en avons entendu faire à la Brisée qui a détourné le cerf au buisson des Halliers, il vous fera faire du chemin ; il a les pinces & les os gros, il est fort bas jointé ; & par les fumées (a-t-il dit) qu'il a vues dans les Gaignages, il le juge tout aussi cerf qu'il l'est à coup sûr par le pied,

I. OFFICIER des Chaſſes.

Oh ! oui, il aſſure que c'eſt un cerf dix cors... Oh ! il vous conduira loin... que ſait-on ?... peut-être juſqu'à Roſny .... *d'une voix baſſe & d'un air de myſtere, au Duc de Bellegarde* : où l'on dit que Monſieur de Sully eſt exilé d'hier au ſoir.

II. OFFICIER des Chaſſes, *d'un air important.*

Non, il n'eſt parti que de ce matin, ... la nouvelle eſt-elle vraie, Monſieur le Duc ?

Le Duc de BELLEGARDE, *avec indignation.*

Eh fi donc ! eh ! non, Meſſieurs, il n'y en a point de plus fauſſe.

Le Marquis de CONCHINY.

Et qui ait moins d'apparence ; je viens de le voir entrer au Conſeil avec le Roi.

I. OFFICIER des Chaſſes, *d'un air d'humeur.*

J'aimerois bien mieux qu'il fut entré dans ſon exil, il ne continueroit pas-là ſes injuſtices, qu'il appelle des économies royales.

II. OFFICIER des Chaſſes.

Cela eſt vrai ; car tout récemment encore, il vient de nous ſupprimer de nos droits ; & ſûrement c'eſt pour en profiter lui-même ; je ſuis bien certain qu'il ne revient rien au Roi de ces retranchements-là.

Le Duc de BELLEGARDE, *d'un ton à impoſer.*

Doucement, Meſſieurs, doucement, parlez avec plus de retenue & de reſpect d'un ſi grand Miniſtre.

Le Marquis de CONCHINY.

Meſſieurs, Monſieur le Duc de Bellegarde a raiſon ; il ne faut jamais dire du mal des gens en place, *à part*... tant qu'ils y ſont.

Le

Le Duc de BELLEGARDE.

Allons, allons, Meſſieurs, laiſſez-nous.

Ces deux Officiers ſe retirent dans la piece du fond, où ils reſtent juſqu'à la fin de l'Acte.

SCENE III.

Le Duc de BELLEGARDE; *le Marquis de* CONCHINY.

Le Marquis de CONCHINY, *vivement.*

EH bien ! Monſieur le Duc, vous voyez par ce bruit général de l'exil de Monſieur de Sully, la preuve du déſir que l'on en a.... ma foi, je ne m'éloignerai pas. Je ne veux m'occuper que du ſouper de ce ſoir ;.... & d'y ſaiſir l'occaſion de parler au Roi, pour achever de le déſabuſer de ſon Monſieur de Roſny, que je crois actuellement perdu, ſi vous voulez y donner les mains.

Le Duc de BELLEGARDE.

Eh bien, tenez, je ſerois fâché qu'il le fût ; au vrai, j'en ſerois fâché ; car j'aime la perſonne de Monſieur de Sully, moi : mais cependant on ne ſauroit s'empêcher de déſirer un peu qu'il ne ſoit plus en place ; car dès qu'on demande la moindre grace, l'on rencontre toujours en ſon chemin l'humeur inflexible de ce cher homme-là..... & cela eſt excédant.

Le Marquis de CONCHINY, *vivement.*

Sans doute ; & c'eſt ce caractere intraitable & qui ne ſe plie point, qui auroit dû vous enga-

ger, Monſieur le Duc, à vous mettre de notre partie, qui eſt bien liée... Pour vous y déterminer, je vais m'ouvrir entiérement à vous : j'oſe vous aſſurer d'abord, que pour peu que nous fuſſions appuyés d'ailleurs, notre homme ſeroit bintôt culbuté, je vois cela clairement. La Signora Galigaï eſt ſublime pour ces ſortes d'opérations-là, c'eſt-elle qui a tout conduit .... c'eſt un génie.

Le Duc de BELLEGARDE.

Oui, c'eſt une femme adroite, à ce qu'ils diſent tous.

Le Marquis de CONCHINY, *très-vivement.*

Oh ! elle eſt admirable ! indépendamment des écrits ſatyriques & des paſquinades qu'elle a fait ſemer à la Cour contre Monſieur de Roſny, (& que je crois même qu'elle a fait compoſer,) c'eſt encore par ſes ſoins & d'après ſes recherches que le public a été inondé de mémoires véridiques & ſanglants, qui dévoilent toutes les malverſations de Monſieur de Sully, & qui démaſquent ſes projets ambitieux & criminels.... Enſuite je ſais qu'elle a fait paſſer juſqu'au Roi, par des perſonnes ſûres & honnêtes, des accuſations plus directes, où le vrai eſt ſi bien mêlé avec le vraiſemblable, qu'à moins d'un miracle, je le défie de s'en tirer.

Le Duc de BELLEGARDE.

Monſieur ..... Monſieur ..... je ne ſerois point ſurpris qu'il s'en tirât encore, il a de furieuſes reſſources dans l'aſcendant qu'il a pris ſur l'eſprit du Roi, & dans l'inclination naturelle que ce Prince a toujours eue pour lui.

Le Marquis de CONCHINY, *très-vivement.*

Eh ! Monſieur le Duc, c'eſt tout cela même qui tournera encore contre lui. Plus le Roi a eu & conſerve d'amitié pour Monſieur de Sully, & plus il ſera indigné de l'abus qu'il en aura fait.

Conduiſant myſtérieuſement le Duc de Bellegarde à un coin du théatre, & baiſſant le ton de la voix.

Nous avons porté hier le dernier coup, c'eſt un écrit de M. de Roſny lui-même ; c'eſt un billet de lui que nous avons tourné contre lui..... & cela pourtant ſans malignité..... Après l'avoir lu, le Roi, dans la derniere colere, le lui renvoya ſur le champ par la Varenne, qui vint me le redire ; & qui, ſur quelques mots échappés à Sa Majeſté, a ſemé ici le bruit de ſon exil, qui s'eſt répandu, comme vous l'avez vu.... Ah ! Monſieur le Duc, ſi vous aviez voulu nous aider !

Le Duc de BELLEGARDE, *légérement.*

Vous aider, moi !.... j'en ſuis bien éloigné, Monſieur de Conchiny, aſſurément ; & comme je vous l'ai dit, il me reſte toujours pour ce chien d'homme-là un fond d'amitié dont je ne ſaurois me débarraſſer..... Et puis, d'ailleurs, c'eſt que je ſuis ſi peu fait à l'intrigue, j'y ſuis ſi gauche, que j'aime cent fois mieux me trouver à une ſurpriſe de Place, que dans une tracaſſerie de Cour. J'y ſuis moins mal-adroit, vous dis-je.

Le Marquis de CONCHINY, *ſouriant.*

Monſieur le Duc, vous avez plus d'adreſſe que vous n'en voulez faire paroître. La vôtre dans ce moment-ci ne m'échappe pas ; & voici en quoi elle conſiſte, vous profiterez de l'effet de la mine, s'il eſt heureux ; & au cas qu'elle ſoit

éventée, vous ne pourrez pas même être soupçonné d'avoir été un des Ingénieurs.

Le Duc de BELLEGARDE *d'un air sérieux & fier, & avec beaucoup de hauteur.*

Un moment, Monsieur, s'il vous plaît; vous ne pouvez ni ne devez penser que....

Le Marquis de CONCHINY *l'interrompant, d'un air soumis & respectueux.*

Eh! non, non, Monsieur le Duc; je vois à présent ce que je puis, & ce que je dois penser de votre inaction. Tenez, votre vieille franchise, à vous autres Seigneurs François, vous fait regarder toute intrigue, même la plus juste, comme un mal; moi, je n'y en trouve aucun; au contraire, vu celui que Monsieur de Rosny cause dans le Royaume, c'est une obligation que la France nous aura, à la Signora Galigaï, & à moi, d'avoir intrigué pour la délivrer de ce Ministre-là. Dans tout ceci notre intention est bonne, nous ne voulons que le bien du Français, nous autres.

Le Duc de BELLEGARDE, *d'un air railleur.*

Oh! je sais bien que c'est-là votre but..... mais voici le Roi qui sort du Conseil.

Le Marquis de CONCHINY, *bas au Duc de Bellegarde.*

Monsieur de Sully l'accompagne. Ils ont toujours l'air du plus grand froid, ils sont toujours mal ensemble; cela est excellent!

SCENE IV.

HENRI, *en uniforme de chasse, le Duc de* SULLY, *en habit ordinaire, le Duc de* BELLEGARDE, *le Marquis de* CONCHINY, *suite de* COURTISANS, *& les deux* OFFICIERS des Chasses, *qui se tiennent tous à la porte de l'antichambre du Roi.*

HENRI, *s'avançant avec le Duc de Sully, auquel il marque avoir envie de parler d'abord; il se contient & se retourne vers le Duc de Bellegarde.*

BOn jour, mon cher Bellegarde; bon jour, Monsieur de Conchiny. *A Sully*: le Conseil a fini plutôt que je ne croyois, Monsieur de Sully. Notre rendez-vous n'est qu'à midi, Messieurs, nous aurons du temps pour tout.

Le Duc de BELLEGARDE.

Ma foi, Sire, Votre Majesté aura aujourd'hui un temps admirable pour sa Chasse.

HENRI, *d'un air inquiet.*

Oui; l'on ne pouvoit pas désirer une plus belle journée pour cette saison-ci...... pour l'automne.

Le Duc de SULLY,

Avant son départ, Votre Majesté n'auroit-elle point encore quelques autres ordres à me donner?

HENRI, *d'un air froid & gêné.*

Non, Monsieur, il me semble vous les avoir tous donnés dans le Conseil.... à moins que vous-même vous n'ayez quelque chose de particulier à me dire.

Le Duc de SULLY.

Non, Sire ; je ne crois avoir rien oublié..... Ah ! pardonnez-moi, je me rappelle à présent l'affaire du brave Crillon, & je vais de ce pas chez lui pour ...

HENRI, *l'interrompant avec un air d'impatience.*

Vous n'auriez pas le temps de finir avec Crillon, Monsieur ; il vient à la Chasse avec moi.... Mais n'auriez-vous rien à me dire, *de l'air de l'embarras*, qui vous regardât, vous, Monsieur ? .... Tenez, auriez-vous le loisir de m'attendre ici un moment ?... cela ne vous gêne-t-il point, Monsieur ?

Le Duc de SULLY *s'inclinant profondément.*

Moi, Sire ! ma vie & mon temps ont toujours appartenu à Votre Majesté. Dans l'instant même, si vous l'ordonnez....

HENRI, *d'un air plus affectueux.*

Non, dans cet instant-ci, il faut que j'aille voir la Reine, que j'aille embrasser mes enfants, je m'en meurs d'envie. Attendez-moi ici même, dans cette galerie... *d'un air contraint* : il faut bien que je vous parle de vous, puisque vous ne voulez point m'en parler le premier..... Vous, mon cher Bellegarde, suivez-moi ; vous n'entrerez pas chez la Reine, il est de trop bonne heure ; il ne sera pas encore grand jour ; mais, en y allant, j'ai un mot à vous dire sur votre Gouvernement de Bourgogne. Venez avec moi, mon ami.

Le Roi sort avec M. de Bellegarde, une partie de ses Courtisans le suivent, les autres restent dans la piece du fond, avec les deux Gardes-Chasses, M. de Sully & M. de Conchiny s'avancent.

SCENE V.

Le Duc de SULLY, *le Marq. de* CONCHINY.

Le Marquis de CONCHINY *à part.*

FAiſons parler Monſieur de Sully ; il lui échappera ſûrement quelques propos indiſcrets & pleins de hauteur, je les rendrai au Roi ce ſoir, tels qu'il me les aura tenus ; *haut.* Vous me voyez, Monſieur le Duc, dans la plus grande joie de l'entretien particulier que le Roi veut avoir avec vous. Vous diſſiperez facilement tous les nuages qui ſe ſont élevés contre vous & lui, depuis quelque temps.... je le deſire bien vivement du moins.

Le Duc de SULLY, *d'un air froid.*

Je vous en ai toute l'obligation que je dois vous en avoir, Monſieur de Conchiny.

Le Marquis de CONCHINY *très-vivement.*

Ah, Monſieur ! qu'un grand Miniſtre eſt à plaindre ! l'envie & la calomnie le pourſuivent ſans relâche ; avec tout autre Prince que notre Monarque, je craindrois que.....

Le Duc de SULLY *l'interrompant d'un ton fier.*

Oui, mais avec lui je n'ai rien à craindre, & je ne crains rien, Monſieur.

Le Marquis de CONCHINY *très-vivement.*

Vous pouvez avoir raiſon avec ce Prince-ci, qui a toujours devant les yeux vos ſervices en tout genre...., qui ſe ſouvient que dans les premiers temps vous lui avez ſacrifié votre fortune ; que vous avez expoſé mille fois votre vie à

ſes côtés ; que des bleſſures dont vous êtes couvert, vous en avez encore...

Le Duc de SULLY *l'interrompant avec impatience.*

Eh ! Monſieur, de grace, abrégeons.

Le Marquis de CONCHINY *continuant.*

Je n'en dis point trop, Monſieur, & le Roi doit toujours avoir préſent à l'eſprit, que vous avez négocié au-dedans, avec tous les Grands de ſon Etat, deſquels il a été obligé de racheter ſon Royaume piece à piece.... Qu'au dehors vos négociations ont encore été plus brillantes ; il ne doit pas lui ſortir de la mémoire que la feue Reine Elizabeth vous donna à Londres.....

Le Duc de SULLY, *avec une impatience encore plus vive.*

Vive Dieu ! Monſieur, encore une fois, finiſſons. Toutes ces louanges ſi ſincéres ne me tourneront point la tête, je vous en préviens. Voyons ; à quoi en voulez-vous venir ?

Le Marquis de CONCHINY, *avec la plus grande vivacité.*

J'en veux venir, Monſieur le Duc, à la conſéquence de tout cela : c'eſt qu'il eſt impoſſible que le Roi n'ait pas conſervé pour vous au fond de ſon cœur, toute la reconnoiſſance qu'il doit à vos ſervices ; & je vous ſupplie de me dire ſi vous n'êtes pas de la derniere ſurpriſe que ce Prince, après toutes les obligations qu'il vous a, & connoiſſant auſſi bien votre ame, puiſſe un inſtant prêter l'oreille aux imputations calomnieuſes, dont on ne ceſſe de vous noircir dans ſon eſprit depuis quelques mois.

Le Duc de SULLY, *avec un air froid & railleur.*

Tenez, Monſieur de Conchiny.... avec un homme moins franc que vous ne l'êtes.... & qui n'auroit pas le cœur ſur les levres comme vous l'avez, je pourrois imaginer que la queſtion que vous me faites-là, ſeroit tout-à-fait inſidieuſe, & qu'il me ſeroit également dangereux d'y répondre, ou de me taire; mais avec vous....

Le Marquis de CONCHINY *l'interrompant.*

Moi, qui vous ſuis dévoué, & qui...

Le Duc de SULLY *l'interrompant auſſi.*

Oh! Je le ſais bien, Monſieur de Conchiny! auſſi je vous dis qu'avec tout autre que vous, ſi je gardois le ſilence dans ce cas-ci, ce ſilence pourroit être interprété au Roi, (par-tout autre que par vous) comme l'effet d'une fierté criminelle; & que... ſi je parlois, au contraire, & que je convinſſe de la facilité prétendue du Roi à croire mes ennemis, j'offenſerois injuſtement mon Maître & mon Bienfaicteur.

Le Marquis de CONCHINY.

Oui, j'entends très-bien...

Le Duc de SULLY *l'interrompant.*

Cependant Monſieur, malgré les riſques qu'il y auroit à courir en s'expliquant dans une circonſtance ſi délicate, je dirois à ce quelqu'un d'artificieux, de mal-intentionné, & qui viendroit pour ſonder mes ſentimens ſur tout cela, ce que je vous dirai à vous-même, Monſieur de Conchiny, ce que je dirois à mon meilleur ami: c'eſt qu'ayant toujours vécu ſans reproches, & comptant fermement ſur la juſtice du Roi, je ſuis ſi perſuadé, ſi convaincu d'ailleurs de ſes bontés

pour moi, que quand j'entendrois de la bouche même de Sa Majesté, qu'elle m'abandonne, je ne l'en croirois pas; & que j'imaginerois que sa langue a trompé son cœur.

Le Marquis de CONCHINY, *d'un air d'embarras.*

Ah ! Monsieur !... oui ;... mais gardez-vous bien de vous livrer.... à cette confiance aveugle,... & voyez...

Le Duc de SULLY, *d'un air fier, & avec un mépris marqué.*

Je ne vois rien, & ne veux rien voir que cela, Monsieur. Ce sont les purs sentiments de mon ame, & que vous pouvez rendre à Sa Majesté dans les mêmes termes.... Dans les mêmes termes.... c'est ce que je n'attends pas de vous; cependant, Monsieur, si vous voulez que je vous parle à présent d'un style plus clair & moins figuré....

Le Marquis de CONCHINY, *troublé.*

Comment, Monsieur !... moi ! pourriez-vous me croire capable ? .... Mais voici le Roi de retour.

SCENE VI.

HENRI IV, le Duc de SULLY.

LE Roi s'arrête à la porte de la galerie. Le Duc de Sully & le Marquis de Conchiny vont à lui; ce dernier entre dans l'antichambre du Roi; il doit y rester en vue avec le Duc de Bellegarde pendant la Scene; M. le Marquis de Praslin &

quelques autres personnages muets, ainsi que les Officiers des chasses ci-dessus, resteront aussi dans cette piece, & marqueront leur curiosité & leur inquiétude de l'événement de cet entretien.

HENRI *donnant ses ordres à l'entrée de la galerie.*

Bellegarde, d'Aumont, Brissac, Duplessis, Matignon, Villars, la Châtre, Clermont, & vous aussi, Monsieur de Montmorenci, tenez-vous tous quelques moments dans cette piece-ci, je vous prie; nous partirons après pour la chasse; mais j'ai à parler auparavant, en particulier, à Monsieur de Sully.... Marquis de Praslin?

Le Marquis de PRASLIN. *

Sire....

HENRI *au Marquis de Praslin.*

Tenez-vous aussi là-dedans, & mettez à cette porte deux de mes Gardes en sentinelle, avec la consigne de ne laisser entrer personne dans ma galerie. N'en faites pourtant pas fermer les portes; je ne m'embarrasse pas que l'on nous voie, mais je ne veux pas que l'on soit à portée de nous entendre.

M. de Praslin pose lui-même les deux sentinelles en dehors de la galerie.

---

* *Note historique.* Charles de Choiseul, Marquis de Praslin, mort Maréchal de France en 1629, étoit Capitaine des Gardes de Henri IV. Ce fut lui qui en 1602 arrêta le Comte d'Auvergne au château de Fontainebleau.

HENRI *prenant M. de Sully par la main, & l'amenant sans rien dire jusqu'au bord des lampes; quittant ensuite sa main, il le regarde, & reste un moment sans parler.*

Eh bien, Monsieur! la façon dont nous sommes ensemble depuis six semaines; le froid que je vous marque, & la contrainte dans laquelle nous vivons vis-à-vis l'un de l'autre; vous vous accommodez donc de tout cela, Monsieur? vous n'en êtes donc point inquiet?

Le Duc de SULLY, *d'un air noble & respectueux.*

Sire, avec tout autre Prince que Henri, je me croirois perdu, en voyant que vous m'avez retiré cette bonté familiere que vous me témoigniez toujours; mais avec Votre Majesté, j'ai pour moi votre équité, vos sentiments...... oserois-je dire votre amitié, & mon innocence! tout cela me rassure & je suis tranquille.

HENRI, *d'un air un peu attendri.*

Cette tranquillité peut marquer, je vous l'avoue, le témoignage d'une conscience pure, & qui n'a point de reproches à se faire; mais, cependant, Monsieur, vous ne pouvez pas ignorer que toute la France crie, & m'adresse des plaintes contre vous, & vous gardez le plus profond silence.

Le Duc de SULLY, *d'un air ferme & respectueux.*

Oui, Sire, c'est dans un silence respectueux que je dois attendre que Votre Majesté m'ouvre la bouche sur des faits dont il n'y a pas un seul qui ne soit de la plus grossiere calomnie....

Parler le premier à Votre Majesté, de toutes ces imputations odieuses & absurdes, c'eût été en quelque façon leur donner du crédit & en reconnoître la vérité. Il ne me convient pas de craindre de pareilles accusations, auxquelles vous-même, ne croyez pas, Sire.

HENRI, *avec bonté.*

Eh mais, mais...

Le Duc de SULLY, *reprenant avec force.*

Non, Sire, vous n'y croyez pas. Il n'y a qu'une seule de ces accusations qui ait quelque air de la vérité, ou pour mieux dire, de la vraisemblance. *Tirant de sa poche un papier.* C'est ce billet de moi, que vous me renvoyâtes hier au soir par la Varenne; quatre mots que j'ai mis au bas, vous en développeront toute l'énigme. Que Votre Majesté daigne jetter les yeux sur l'explication que j'en donne. *Il donne au Roi ce papier.*

HENRI.

Je tombe de mon haut. *Prenant la main du Duc de Sully.* Ah! Monsieur de Rosny! comme ils m'ont trompé! les cruelles gens!

Le Duc de SULLY.

Quant aux satyres, & sur-tout, Sire, au libelle fait par Juvigny, avec tant de force de style & d'éloquence, & que j'ai lu tout aussi bien que Votre Majesté...

HENRI, *l'interrompant avec feu.*

Quoi! vous l'avez lu, Rosny, & vous n'êtes pas venu tout de suite pour vous expliquer avec moi?

Le Duc de SULLY, *l'interrompant.*

Non, Sire, je l'ai méprisé. Ce n'est pas que si Votre Majesté m'en eût parlé la premiere, j'eusse voulu, & que je veuille encore avoir l'orgueil criminel de ne point entrer dans les détails d'une justification qui doit...

HENRI, *l'interrompant.*

Qu'appellez-vous justification, mon ami? ventresaintgris, l'éclaircissement que vous me donnez sur ce billet, répond lui seul à tout; à tout; & je n'ai plus rien à entendre.

Le Duc de SULLY, *avec le plus grand feu.*

Pardonnez-moi, Sire, il est de toute nécessité que vous ayez la bonté d'entendre ma justification, & la voici.... Depuis trente-trois ans je vous sers; j'ose dire plus, je vous aime. A mon attachement inviolable pour Votre Majesté, se joint l'honneur, dont je ne me suis & dont je ne veux jamais m'écarter; ils se réunissent l'un & l'autre à mon intérêt personnel, qui est de vous servir jusqu'à mon dernier soupir.... Ce sont-là mes vrais sentiments.... Pour vous persuader au contraire, ou que je veux, ou que je puis vous trahir., mes ennemis couverts, ces petites gens, n'établissent dans leurs propos, & dans leurs libelles, que des possibilités purement chimériques... Eh! en effet, quel seroit mon but dans une trahison prise dans le grand?... De me mettre votre couronne sur la tête?... Vous ne me croyez pas assez dépourvu de jugement pour tenter l'impossible? De la faire passer à quelqu'autre branche de votre Maison, ou à quelque Puissance étrangere? Ah, mon Prince! Ah, mon

Héros ! quel autre Monarque, quelles Puissances, quels Etats peuvent jamais élever ma fortune aussi haut que vous avez élevé la mienne ?

HENRI, *le serrant dans ses bras.*

Ah ! mon cher Rosny ! mon cher Rosny !

Le Duc de SULLY, *poursuivant avec feu.*

Ah, mon cher Maître ! vous le serez toujours... Vous m'aimez, vous m'estimez.... Oui, Sire, vous m'estimez au point que j'ai la noble présomption de croire que vous n'avez point eu (dans cette affaire ci-même) de soupçons réels sur ma fidélité ; ce que j'appelle de véritables soupçons. Non, Sire, vous n'en avez point eu.

HENRI, *reprenant vivement.*

Pour de vrais soupçons, non, mon ami, je n'en ai point eu ; à peine étoit-ce de légeres inquiétudes.... & si foibles encore, qu'elles n'avoient aucune tenue. Eh ! tien, mon cher Rosny, je vais t'ouvrir mon cœur : je n'eusse même jamais eu ces légeres inquiétudes ; jamais l'on ne fût parvenu à me donner les moindres ombrages sur ta fidélité, si nous eussions tous les deux vécu dans un autre temps. Mais dans ce siecle affreux, dans ce siecle de troubles, de conspirations, de trahisons, où j'ai vu, où j'ai éprouvé les plus noires perfidies, de la part de ceux que j'avois traité comme mes meilleurs amis ; où j'ai pensé être mille fois le jouet & la victime de la scélératesse de leurs complots ; ... tu me pardonneras bien, mon cher ami, ces petites échappées de défiance... Je les réparerai, Monsieur de Rosny, par de nouveaux bienfaits, qui porteront au plus

haut degré d'élévation, & vous & votre Maiſon. Je veux que...

Le Duc de SULLY, *l'interrompant avec feu.*

Arrêtez, Sire; vos bontés pour moi iroient peut-être trop loin; il faut y mettre des bornes. Vos malheurs, & les plus noires ingratitudes, ont dû nourrir & étendre vos défiances; que votre cœur n'en ait plus déſormais pour moi.... je le mérite.... mais que Votre Majeſté mette la plus grande prudence, & une extrême circonſpection dans les bienfaits dont elle voudroit encore m'honorer.... Je ſuis le premier à lui demander à genoux; de ne jamais me donner de places fortes, de principautés; en un mot, de ne jamais me faire de ces ſortes de graces qui puſſent me donner la poſſibilité de me déclarer Chef de parti, ſi je voulois le tenter. Ces graces-là, Sire, ſont des armes qui n'en ſeroient jamais pour moi, mais je veux ôter à mes ennemis le prétexte de m'en faire des crimes.

HENRI, *avec la plus grande vivacité de ſentiment.*

Grand-Maître; tu n'auras jamais d'ennemis à craindre tant que je vivrai.

Le Duc de SULLY, *après s'être incliné pour le remercier.*

Ah! Sire; plût à Dieu que cela fût vrai! mais cet entretien-ci eſt la preuve du contraire, & des effets cruels que peuvent produire des calomnies travaillées de main de Courtiſan.

HENRI, *avec la derniere vivacité.*

Eh mais, elles n'en auroient produit aucuns, ſi depuis que je vous boude; cruel homme que vous êtes!

êtes ! vous eussiez voulu venir bonnement vous éclaircir avec moi... Ah ! Rosny, cela n'est pas bien à vous. Depuis trente ans que je vous ai juré amitié, moi, je n'ai rien eu sur le cœur que je ne l'aie déposé dans votre sein : projets, affaires, plaisirs, amitiés, amours, chagrins domestiques, je vous ai tout confié ; & vous, vous vous tenez sur la réserve pour une mince explication avec moi ! est-ce là être mon ami ?... Ah ! les larmes m'en viennent aux yeux !.... Les Princes ne peuvent-ils donc avoir un ami ?

Le Duc de SULLY, *du ton le plus attendri.*

Ah ? mon adorable Maître, cette force, cette vérité de sentiment m'éclaire à présent sur ma faute. Oui, Sire, j'ai eu tort de ne m'être pas expliqué dès le premier instant, & de...

HENRI, *avec la plus grande vivacité.*

Oui, Monsieur, & vous sentiriez encore mille fois davantage votre tort, si vous saviez, mon ami, ce que j'ai souffert, moi, pendant notre espece de brouillerie. Que cela n'arrive donc plus ; je ne veux pas que nos petits dépits durent plus de vingt-quatre heures ; entendez-vous, Rosny ?

Le Duc de SULLY, *avec passion.*

Oh ! je les préviendrai dès leur naissance ! Ah ! Sire .... ah ! mon ami .... pardonnez au trouble de mon cœur .... ce mot qui vient de m'échapper.....

HENRI, *avec la derniere vivacité.*

Appelle-moi ton ami, mon cher Rosny, ton ami. Eh ! que je l'ai bien sentie cette amitié que j'ai pour toi ! Tiens : lorsque tout-à-l'heure, avant de passer chez la Reine, je me suis contraint à

te faire un accueil froid, & que je t'ai appellé *Monſieur*, te rappelles-tu de ne m'avoir répondu que par une inclination de tête & une révérence profonde? Eh bien! en voyant ta douleur & ton attendriſſement, mon cher Roſny, peu s'en eſt fallu que dans ce moment, je ne t'aie jetté les bras au col, & que je n'aie commencé par-là notre explication.

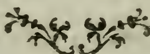
Le Duc de SULLY, *dans le dernier attendriſſement & d'une voix entre-coupée.*

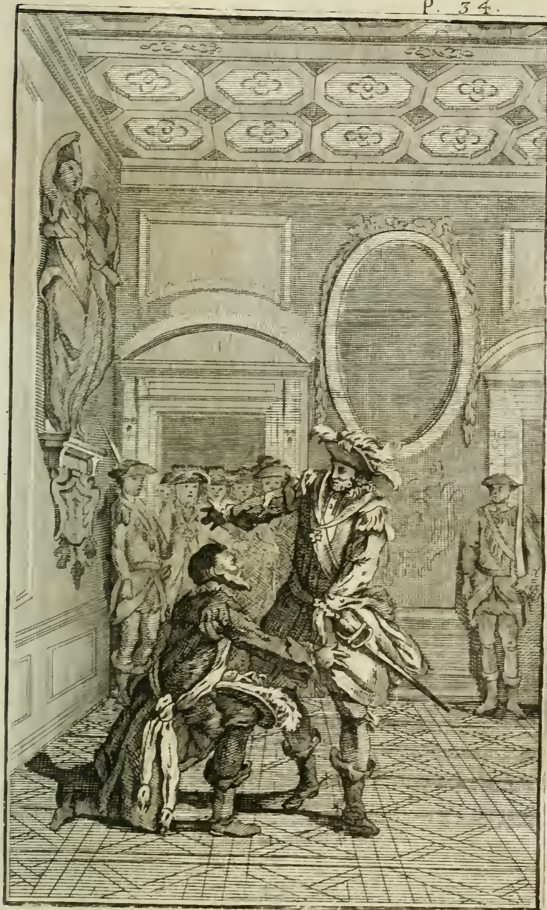
Ah! Sire, ce dernier trait... Ah! permettez qu'avec les larmes de la joie.... & de la plus tendre ſenſibilité .... je me précipite à vos pieds... pour vous remercier...

HENRI, *le relevant avec vivacité.*

Eh! que faites-vous donc-là, Roſny? Relevez-vous donc; prenez donc garde; ces gens-là qui vous voient, mais qui n'ont pas pu entendre ce que nous diſions, vont croire que je vous pardonne; vous n'y ſongez pas, relevez-vous donc.

Roſny, un genou en terre, reſte la bouche collée ſur la main du Roi pendant tout ce couplet; le Roi le releve & l'embraſſe à pluſieurs repriſes.





Relevez-vous, mais relevez-vous donc Rosny!
ils vont croire que je vous pardonne.

SCENE VII.

HENRI, *le Duc de* SULLY, *le Duc de* BELLEGARDE, *le Marquis de* CONCHINY, SEIGNEURS *de la ſuite du Roi*, *les* OFFICIERS *des Chaſſes.*

HENRI, *s'avançant vers la porte.*

MArquis de Praſlin, faites relever vos ſentinelles. Tout le monde peut entrer ; & partons pour la chaſſe. Mais avant que de monter à cheval, je ſuis bien aiſe, Meſſieurs, de vous déclarer à tous, que j'aime Roſny plus que jamais ..... & qu'entre lui & moi, c'eſt à la vie & à la mort.

Le Duc de SULLY.

Ah ! Sire, comment pourrai-je jamais reconnoître....

HENRI, *l'interrompant.*

En continuant de me ſervir comme vous m'avez toujours ſervi, Monſieur de Roſny.

Le Duc de BELLEGARDE *au Duc de Sully.*

Ah ! parbleu, mon cher Duc, je prends bien part....

Le Marquis de CONCHINY, *l'interrompant.*

Ah ! Monſieur, l'excès de ma joie....

HENRI, *l'interrompant.*

Allons, allons ; vous lui ferez tous vos compliments à la chaſſe, où je veux qu'il vienne avec nous.

Le Duc de SULLY.

Moi, Sire ? C 2

HENRI.

Vous même, mon cher Rosny : je sais bien que vous n'aimez pas autrement la Chasse ; mais j'aime à être avec vous aujourd'hui, moi, toute la journée, mon ami.

Le Duc de SULLY.

Je suis pénétré de ce que vous dites-là, Sire ; cependant si Votre Majesté me dispensoit...

HENRI, *l'interrompant.*

Non, mon pauvre Rosny, ma Chasse ne peut être heureuse si vous n'y venez pas ; & j'ai des pressentiments que si vous en êtes, il nous y arrivera des aventures agréables ; j'ai cela dans l'idée. Allez donc vous habiller, & venez nous joindre au rendez-vous ; l'on n'attaquera pas que vous n'y soyez. *Il lui donne un petit coup sur la joue, en signe d'amitié.*

Le Duc de SULLY.

Allons ; Sire, je cours donc vîte m'habiller : *il sort.*

SCENE VIII.

HENRI, & *les précédents.*

HENRI.

MOnsieur de Conchiny, il y aura bien des gens à qui ce raccommodement-ci ne plaira pas jusqu'à un certain point.

Le Marquis de CONCHINY.

Ce n'est pas à moi, Sire, je vous le jure.

Le Duc de BELLEGARDE.

Ma foi, Sire, ce raccommodement-ci étoit désiré de tous ceux qui aiment le bien de votre Etat. Cet homme-là sera toujours le bras droit de Votre Majesté, & il est d'une habileté dans les affaires.

HENRI, *l'interrompant.*

Qu'appellez-vous dans les affaires ! ajoutez donc, à la tête de mes Armées, dans mes Conseils, dans les Ambassades... Je l'ai toujours présenté avec succès à mes amis & à mes ennemis; mais, partons, partons.

Le Roi sort, suivi de toute sa Cour.

Fin du premier acte.



ACTE II.

Le Théatre représente l'entrée de la Forêt de Senart, du côté de Lieursain.

SCENE PREMIERE.

LUCAS, CATAU, habiliés en Paysans du temps de Henri IV.

L'on entend un cor de chasse dans l'éloignement.

LUCAS.

PArguenne, Mamselle Catau, entendais-vous ces corneux-là ? Encore un coup, v'nais-vous en voir la Chasse avec moi ; all-n'est pas loin d'ici ; allons du côté que j'entendons les cors.

CATAU.

Oh ! Lucas, je n'ons pas le temps ; faut que j'nous en r'tournions cheux nous.

LUCAS.

Dame ! c'est que ça n'arrive pas tous les jours au moins, que la chasse vienne jusqu'à Lieursain ! j'y verrons peut-être notre bon Roi Henri.

CATAU.

Vraiment, j'aurions ben envie de l'voir ; car je ne l'connoissons pas pus qu'toi, Lucas ; mais, il se fait tard, ma mere m'attend ; faut que je l'y aide à faire le souper. Mon frere Richard arrive ce soir.

LUCAS.

Quoi ! Monſieur Richard arrive ce ſoir ! queu plaiſir ! queue joie ! j'aſpérons qu'il déterminera à mon mariage avec vous, Monſieur Michau votre pere, qui barguigne toujours.... Mais morguenne, c'eſt bien mal à vous de ne m'avoir pas déjà dit ſte nouvelle-là !

CATAU.

Eſt-ce que j'ai pu vous la dire pus tôt donc ? je viens de l'apprendre tout à ſtheure.

LUCAS.

Eh bian falloit me la dire tout de ſuite.

CATAU.

Queue raiſon ! eſt-ce que je pouvois vous dire ça auparavant que de vous avoir rencontré ?

LUCAS.

Bon ! vous penſiais bien à me rencontrer tant ſeulement ! vous ne penſiais qu'à courir après la chaſſe. Eſt-ce là de l'amiquié donc, quand on a une bonne nouvelle à apprendre à queuqu'un ?

CATAU.

Mais, voyez donc queue querelle il me fait pendant que je n'ai voulu voir la Chaſſe que parce que ſavois ben que je l'rencontrerions en chemin, ce bijou-là !... & il faut encore qu'il me gronde !... Allez, vous êtes un ingrat.

LUCAS, *d'un air tendre.*

Eh ! pardon, Mamſelle Catau ! c'eſt que j'ignorions tout ça, nous.... dame ! voyais-vous, c'eſt que j'vous aimons tant, tant, tant.

CATAU.

Eh pardi ! je vous aimons ben auſſi, nous, Monſieu Lucas ; mais je n'vous grondons pas que vous ne l'méritiais.

LUCAS, *en riant.*

Oh ! tatigué ! vous me grondais bien queuque fois ſans que je l'méritions ; par exemple, hier encore, devant Monſieu & Madame Michau, ne me grondites-vous pas d'importance à propos de ſte dévargondée d'Agathe, qui a pris ſa volée avec ce jeune Seigneur ? Dirais-vous encore que j'avions tort ?

CATAU, *d'un air mutin.*

Oui, ſans doute, je le dirai encore. Je ne ſaurois croire, moi, qu'Agathe s'en ſoit enallée exprès avec ce Monſieu ; c'eſt une fille ſi raiſonnable, alle aimoit tant mon frere Richard ! Allais, allais, il y a queuque choſe à cela que je n'comprenons pas.

LUCAS, *en ſe moquant.*

Oh ! jarnigoi, je l'comprends bian moi.

CATAU.

Oh ! tien, Lucas, ne renouvellons pas ſte querelle-là, car je te grondrions encore, ſi j'avions le temps. Mais j'ons affaire. Adieu, Lucas.

LUCAS.

Adieu, méchante.

CATAU, *lui jettant ſon bouquet au nez.*

Méchante ! tien vla pour t'apprendre à parler.

SCENE II.

LUCAS *ſeul.*

ATtendais donc, attendais donc. La petite eſpiegle ! alle eſt déjà bian loin... C'eſt gentil pourtant, ça ; la façon dont all'me baille ſon

bouquet, en faisant semblant de me l'jetter au nez ! ça est tout-à-fait agriable ! *Ramassant le bouquet, & appercevant Agathe en se relevant.* Mais, que vois-je, ons-je la barlue ! avec tous ces biaux ajustorions-là, c'est Mamselle Agathe, Dieu me pardonne !

SCENE III.

LUCAS, AGATHE *habillée comme une Bourgeoise étoffée du temps de Henri IV, en vertugadin, en grand collet monté, en dentelles fort empesées, & coëffée en dentelles noires.*

AGATHE:

C'Est moi-même, mon cher Lucas; de grace écoute-moi un moment....

LUCAS, *l'interrompant.*

Tatigué, comm'vous vla brave, Mamselle Agathe ! vous vla vêtue comme une Princesse ! vous arrivais donc de Paris ?.. de la Cour !... faut qu'vous y ayez fait une belle forteune, depis six semaines qu'ous êtes disparue de Lieursain ? Monsieur Jérôme vot pere, qu'est l'pus p'tit Fermier de ce canton, n'a pas dû vous reconnoître. Allais, vous devriais mourir de pure honte !

AGATHE, *d'une air triste.*

Hélas ! les apparences sont contre moi; mais je ne suis point coupable : le Marquis de Conchiny m'a fait enlever malgré moi, & m'a fait

conduire à Paris ; ce cruel m'a tenue six semaines dans une espece de prison.... ma vertu, mon courage & mon désespoir, m'ont prêté les forces nécessaires pour me tirer de ses mains : je me suis échappée, j'arrive à l'instant, & t'ayant apperçu d'abord, & ayant à te parler, je n'ai pas voulu me donner le temps de quitter ces habits qu'on m'avoit forcée de prendre, & qui paroissent déposer contre mon honneur.

LUCAS, *d'un air moqueur.*

Déposer contre mon honneur ! les biaux tarmes ! comme ça est bian dit ! vla c'que c'est que d'avoir demeuré, depuis vot enfance jusqu'à l'âge de quatorze ans, cheux ste Signora Léonor Galigaï, là ousque le Marquis de Conchiny est devenu vot' amoureux. Dame ! d'avoir été élevée cheux ces grands Seigneurs, ça vous ouvre l'esprit d'une jeune fille, çà ! ça vous a apprins à bian parler, & à mal agir... Mais parce qu'ous avais de l'esprit, pensais-vous pour ça que je sommes des bêtes, nous ?... croyais-vous que je vous crairons ? tarare ! comm'je sis la dupe de ste belle loquence-là !

AGATHE.

Mais, si tu veux bien, mon ami...

LUCAS, *l'interrompant.*

Moi, vot ami ! après c'qu'ous avais fait ! l'ami d'eune parfide qui trahit Monsieur Richard, à qui alle assure qu'all'laime ; & qui, par après, le plante-là, pour eun Seigneur qu'all' ne peut épouser !... à qui all' vend son honneur pour avoir de biaux habits, & n'être pûs vêtue en paysanne ! Moi, l'ami d'eune criature comm'

ça !... fi, morgué ! ignia non pûs d'amiquié pour vous, dans mon cœur, qui gni en a ſur ma main, voyais-vous.

AGATHE.

Encore un coup, Lucas, rien n'eſt plus faux que...

LUCAS, *l'interrompant.*

Rian n'eſt pus vrai... Et ça eſt indigne à vous, d'avoir mis comm' ça le troube dans not' Village... d'avoir arrêté tout court nos mariages !... J'étois prêt d'apouſer, moi, Mamſelle Catau, la ſœur de Monſieur Richard; Monſieur Michau, ſon pere, à elle, & à lui, ... Monſieur Michau, qu'eſt le pus riche Meûnier de ce Royaume, vous auroit mariée vous-même à Monſieur Richard ſon fils, qu'eſt un garçon d'eſprit... qu'a fait ſes études à Melun, qui parle comme un livre, de même que vous;... qui ſait le latin; & qui à cauſe de ça, & de dépit de ce que vous l'avais abandonné, va, ce dit-il, ſe précipiter dans l'Egliſe, à celle fin de devenir par après not' Curé.

AGATHE.

Puiſque tu ne veux pas m'entendre, dis-moi, du moins, ſi Richard eſt ici.

LUCAS.

Non, il n'y eſt pas; il n'y ſera que ce ſoir. N'a-t-il pas eu la duperie d'aller pour vous à Paris, Mamſelle, à celle fin de demander juſtice à not' bon Roi, qui ne la refuſe pas pûs aux Petits qu'aux Grands.

AGATHE, *à part en ſoupirant.*

Que je ſuis malheureuſe ! Comment me juſti-

fier ? ... *haut.* Sans que je puiſſe m'en plaindre, Richard aura toujours droit de conſerver des ſoupçons odieux.

LUCAS.

Il auroit un gros tort d'en conſerver, oui ! .... Bon ! vous larmoyez ! eh ouiche ! Toutes ces pleurs de femmes-là ſont de vraies attrapes minettes.

AGATHE.

Hélas ! je te pardonne de ne me pas croire ſincere ; mais ſi ce n'eſt pas pour moi, du moins, par amitié pour Richard, rends-lui un ſervice, qu'en t'appercevant au commencement de la forêt, je ſuis venue te demander ici... C'eſt pour lui que tu agiras.

LUCAS.

Voyons, queuqu'c'eſt, Mamſelle ?

AGATHE, *très-affectueuſement.*

C'eſt un ſervice qui tend à me juſtifier vis-à-vis de mon amant, s'il eſt poſſible... De grace, rends-lui, cette lettre, (*elle lui préſente une lettre.*) que je lui écrivois à tout hazard, & que l'occaſion que je trouvai ſur le champ de me ſauver, ne m'a pas même laiſſé le temps d'achever.... donne la lui donc ;... prends-moi en pitié,.... & ne me réduis pas au déſeſpoir en me refuſant.

LUCAS, *attendri & ſe retenant.*

Baillez-moi ſte lettre, la belle Pleureuſe ; je la l'y rendrons. Vous m'avais attendri ; mais ne penſais pas pour ça m'avoir fait donner dans le pagniau ; non... Non, palſangué ; & je l'y parlerons conter vous, je vous en pervenons d'avance .... Je n'voulons pas que not' ami Richard,

& qui sera biantôt not' biau-frere, achetient chat en poche, entendais-vous?

AGATHE.

Vas, ce n'est pas toi qu'il m'importe de convaincre de mon innocence; c'est mon amant, c'est son pere, aux pieds desquels je suis résolue de m'aller jetter, pour leur jurer que je ne suis point coupable. Avertis-moi seulement dès que Richard sera arrivé.

LUCAS.

Oui, oui; je vous avertirons. Allais, allais, je vous le pormettons.

SCENE IV.

LUCAS *seul, & mettant la lettre dans sa poche.*

COmme ces femelles avions les larmes à commandement! ça pleure quand ça veut déjà & d'un,... & pis, quand s'agit de leux honneur, ces filles vous font d'shistoires, d'shistoires.... qui n'ont ni pere ni mere: & presque toujours, nous autes hommes, après avoir bian bataillé pour ne les pas craire, j'finissons toujours par gober ça; je somm'assez benais pour ça.

Baisser ici les lampes.

Et dalieure, ste petite mijaurée-là, qui par son équipée m'a reculé, à moi, mon mariage avec ma petite Catau, que j'aimons de tout not' cœur! C'est-il pas endévant çà? ... Mais l'ami Richard devroit être arrivé; car le jour commence à tomber un tantinet. Eh mais, c'est l'y-même!

SCENE V.

RICHARD, LUCAS.

LUCAS, *courant l'embrasser.*

PArdi, Monsieur Richard, que je nous embrassions !... encore ... morgué, encore. Je n'me sens pas d'aise, mon ami !

RICHARD.

Ah ! mon cher Lucas, j'ai plus besoin de ton amitié que jamais, mon malheur est sans ressource.

LUCAS.

J'nous en équions toujours bian douté. Mais comment ça, donc !

RICHARD.

Comment ? tu as vu que j'étois parti pour Paris, dans le dessein de m'aller jetter aux pieds de Sa Majesté ; mais ce malheureux Marquis de Conchiny, qui a su mon projet, sans doute par ses espions, dont je me suis bien apperçu que j'étois suivi, m'a fait dire qu'il me feroit arrêter si je restois à Paris.

LUCAS.

Queu scélérat !

RICHARD.

Ce ne sont point ses menaces qui m'ont déterminé à revenir, c'est une lettre qu'après cela j'ai reçue d'Agathe. La perfide m'écrit qu'elle ne m'aime plus.

LUCAS.

All' vous avoit déjà écrit ?

RICHARD, *très-vivement.*

Oui, Lucas ; elle m'a écrit qu'elle ne m'aimoit plus ; elle ! ... elle ! ... Ah ! ſans doute, cet infâme ſéducteur, ſoit par force, ſoit par adreſſe, eſt parvenu à s'en faire aimer lui-même ! .... Elle aura été éblouie par la grandeur impoſante de ce vil Seigneur étranger.

LUCAS.

Quoi ! alle l'aime, vrai ?

RICHARD, *avec tranſport.*

Oui, elle l'aime ; .... elle ne m'aime plus ; ... ma rage.... Mais calmons ces tranſports qui ne font qu'irriter mes maux ; oublions la.... Je ne la veux voir de ma vie.

LUCAS.

Oh ! vous ferez très-bian. Alle eſt ici ſtapendant.

RICHARD, *très-vivement.*

Elle eſt ici ! elle eſt ici !

LUCAS.

Oui, alle eſt ici de tout à ſtheure. Ell' m'eſt déjà venu mentir ſur tout ça, la petite fourbe... Et pour ſe juſtifier, ce dit-elle, all' m'a même baillé pour vous eune lettre, que j'ons là.

RICHARD, *encore plus vivement.*

Quoi ! tu as une lettre d'elle, & pour moi ? Donne donc vîte, donne donc.

LUCAS, *lui montrant la lettre ſans la donner.*

Tenais, la vlà, mais croyais-moi, déchirons-la ſans la lire ; ignia que des fauſſetés là-dedans.

RICHARD, *la lui arrachant.*

Eh ! donne toujours... Quelle eſt ma foibleſſe ! Tu as raiſon, Lucas ; je ne devrois pas la lire. Mon plus grand tourment eſt de ſentir que j'adore encore Agathe plus que jamais.

LUCAS.

C'eſt bian adoré à vous ! Mais liſais donc tout haut que je voyons c'qu'a chanté.

RICHARD *liſant la lettre, d'une voix altérée, le cœur palpitant.*

Très-volontiers. *Il lit.* » *Le Lundi, à ſix heu-*
» *res du matin. N'ajoutez aucune foi, mon cher*
» *Richard, à l'affreuſe lettre que vous avez ſans*
» *doute reçue de moi ; c'eſt le valet de chambre du*
» *Marquis de Conchiny, ce vilain Fabricio, qui*
» *m'a forcée de vous l'écrire, en m'apprenant que*
» *vous étiez à Paris, & que ſon maître étoit déter-*
» *miné à ſe porter contre vous aux dernieres violen-*
» *ces, ſi je ne vous l'écrivois pas. Il m'a promis en*
» *même-temps que pour prix de ma complaiſance,*
» *l'on m'accorderoit plus de liberté. Ce dernier arti-*
» *cle m'a décidée ; car ſi l'on me tient parole, je*
» *compte employer cette liberté à me ſauver d'ici ; nul*
» *danger ne m'effraiera ; je crains moins la mort*
» *que de ceſſer d'être digne de vous. Je vous écris*
» *cette lettre ſans ſavoir par où ni par qui je puis*
» *vous la faire tenir ; c'eſt un bonheur que je n'at-*
» *tends que du Ciel qui doit protéger l'innocence. Je*
» *vous aime toujours, je n'aimerai jamais que ...*
» *Mais j'apperçois que la petite porte du jardin eſt*
» *ouverte... ma fenêtre n'eſt pas bien haute.... avec*
» *mes draps je pourrai ... J'y vole.*

Ah, Ciel ! elle ſera deſcendue par ſa fenêtre ! Eh ! ſi elle s'étoit bleſſée, Lucas !

LUCAS, *d'un air railleur.*

Bleſſée ! eh je venons de la voir. Vous dormais donc comme un gniais dans toute ſtécriture là, vous !

RICHARD

RICHARD.

Comment ? que veux-tu dire ?

LUCAS.

Tatigué ! qu'alle a d'genie ſte fille là ! la belle lettre ! queu biau ſtyle ! comm'ça eſt en même-temps magnifique & parfide !

RICHARD.

Quoi ! Lucas, tu pourrois penſer qu'elle me trompe, qu'elle me trahit, qu'elle pouſſeroit la perfidie juſqu'à...

LUCAS, *l'interrompant.*

Oui, morgué, je l'croyons de reſte. Ce Marquis, & elle, ils auront arrangé ſte lettre là enſemblement & par exprès pour qu'ous en ſoyais le Claude.

RICHARD.

Non, elle n'eſt point capable d'une telle horreur ; & toi-même ..

LUCAS, *l'interrompant.*

Et moi-même... Je vous diſons que c'eſt ſûrement là un tour de ce Marquis. Il n'en veut pus, il la renvoie à ſon village.

RICHARD.

Comment ! malheureux ! tu t'obſtines à vouloir qu'une fille comme Agathe...

LUCAS.

Malheureux ! Oh ! point d'injures, not' ami ! mais tenais : quand je n'nous y obſtinerions pas... là, poſez qu'all' ſoit innocente ;.... après avoir été ſix ſemaines cheux ce Seigneur, qu'eſt-ce qui le croira ? faut qu'ail' le prouve, paravant que vous piſſiais la revoir avec honneur ! Voudriais-vous en la revoyant ſans qu'all' ſoit juſtifiée,

courir les riſques de vous laiſſer encore enſorceler par elle, & qu'all' vous conduiſe à l'épouſer ? c'eſt ce qui arriveroit da, & ce qui ſeroit biau, n'eſt-ce pas ?

RICHARD, *très-triſtement.*

Oui, tu as raiſon, Lucas ; je ne dois pas m'expoſer à la voir, je ſens trop bien la pente que j'ai à me faire illuſion. Mais, allons chez toi, mon cher ami ; j'y veux paſſer une heure ou deux, pour calmer mes ſens & me remettre un peu.

Baiſſer les lampes tout-à-fait.

Tendrement. Ne portons point chez mon pere, & au ſein de ma famille, les apparences, du moins, du chagrin qui me dévore.

LUCAS.

Oui, v'nais-vous-en cheux nous ; auſſi bian v'la la nuit cloſe ; ſte forêt, comme vous ſavais, n'eſt pas ſûre à ces heures-ci ; ignia tant de Braconniers & de voleurs, c'eſt tout un.... Tenais, tenais, il me ſemble que j'en entends déjà queuques-uns dans ces taillis.

RICHARD, *en ſoupirant.*

Oui, allons, mon ami. Nous parlerons chez toi de ton mariage avec ma ſœur Catau ; & puiſque le mien ne peut pas ſe faire, je veux preſſer mon pere de finir le tien. Il n'eſt pas juſte que tu ſouffres de mon malheur, ce ſeroit un chagrin de plus pour moi. *Ils ſe retirent.*



SCENE VI.

Le Duc de BELLEGARDE, *le Marquis de* CONCHINY.

Le Marquis de CONCHINY, *arrivant dans l'obſcurité, & en tâtonnant.*

NOus avons manqué nos relais, Monſieur le Duc; cela eſt cruel!

Le Duc de BELLEGARDE.

Ah! d'autant plus cruel, mon cher Conchiny, que nos chevaux ne peuvent plus même aller le pas. Comme la nuit eſt noire!

Le Marquis de CONCHINY.

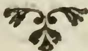
L'on n'y voit point du tout; j'ai même de la peine à vous diſtinguer. Il faut que ce damné cerf nous ait fait faire un chemin.....

Le Duc de BELLEGARDE, *l'interrompant.*

Un chemin du diable!.... Quel cerf! il s'eſt fait battre d'abord pendant trois heures dans ces bois de Chailly; il paſſe enſuite la riviere, nous fait traverſer la forêt de Rougeant, où il tient encore deux mortelles heures; & il nous conduit enfin bien avant dans Senart, où nous ſommes....

Le Marquis de CONCHINY, *l'interrompant.*

Sans ſavoir où nous ſommes. Mais, j'entends marcher,... quelqu'un vient à nous.



SCENE VII.

Le Duc de SULLY *arrive en tâtonnant & saisit le bras du Duc de Bellegarde.*

Le Duc de BELLEGARDE, *le Marquis de* CONCHINY.

Le Duc de SULLY.

AH ! Sire, seroit-ce vous ? Est-ce vous, Sire ?

Le Duc de BELLEGARDE.

C'est la voix de Monsieur de Rosny, & son cœur ; car il n'est occupé que de son Roi.

Le Duc de SULLY.

C'est moi-même... Eh ! c'est vous, Duc de Bellegarde ! Etes-vous seul ici ? savez-vous où est le Roi ? a-t-il quelqu'un avec lui ?

Le Duc de BELLEGARDE.

Il y a deux heures que j'en suis séparé ; il n'étoit point avec le gros de la Chasse quand je l'ai perdu ; & pour moi, je suis ici, uniquement avec le Marquis de Conchiny.

Le Marquis de CONCHINY.

Avec votre serviteur, Duc de Sully. Mais ; vous, qu'avez-vous fait de votre cheval ?

Le Duc de SULLY.

Je l'ai donné à un malheureux valet qui s'est cassé la jambe devant moi. Mais dites-moi, donc, Messieurs, en quel endroit de la forêt nous trouvons-nous ici ?

Le Marquis de CONCHINY.

Ma foi, nous y sommes égarés ; voilà tout ce que nous savons.

Le Duc de BELLEGARDE.

Cela eſt agréable ! .... & ſur-tout pour un galant Chevalier comme moi qui devoit, ce ſoir même, mettre fin à une aventure des plus brillantes ; ..... ſoit dit entre nous, ... ſans vanité & ſans indiſcrétion, Meſſieurs.

Le Duc de SULLY, *d'un air bruſque.*

Duc de Bellegarde, vous n'avez que vos folies en tête ! je penſe au Roi, moi. Il n'aura peut-être été ſuivi de perſonne ; la nuit eſt ſombre, je crains qu'il ne lui arrive quelqu'accident.

Le Marquis de CONCHINY, *d'un air indifférent.*

Bon ! & quel accident voulez-vous qu'il lui arrive ?

Le Duc de SULLY, *vivement.*

Eh ! quoi, Monſieur ! ne peut-il pas être rencontré par un Braconnier ? par quelque voleur ? Que ſais-je, moi !... *avec colère.* En vérité le Roi devroit bien nous épargner les allarmes où il nous met pour lui ! Quel diable ! ne devroit-il pas être content d'être échappé à mille périls qui étoient peut-être néceſſaires dans le temps ; & cet homme-là ne ſauroit-il ſe tenir de s'expoſer encore aujourd'hui à des dangers tout-à-fait inutiles !

Le Duc de BELLEGARDE, *d'un ton léger.*

Eh mais, mais, mon cher Sully, vous mettez les choſes au pis. J'aime le Roi autant que vous l'aimez, & ....

Le Marquis de CONCHINY, *d'un air indifférent*

Et moi auſſi, aſſurément ... Mais, par ma foi, c'eſt vouloir s'inquiéter à plaiſir que de....

Le Duc de SULLY, *l'interrompant brusquement.*

Vive Dieu ! Messieurs, nous avons donc une façon d'aimer le Roi tout-à-fait différente.... Car, moi, je vous jure que dans ce moment-ci, je ne suis nullement rassuré sur sa personne. J'ai peur de tout pour lui, moi ; je ne suis point aussi tranquille que vous l'êtes.

SCENE VIII.

Un PAYSAN *ayant sur le dos une charge de bois.*
Le Duc de SULLY, *Le Duc de* BELLEGARDE,
Le Marquis de CONCHINY.

Le PAYSAN, *chantant sur l'air des Forgerons de Cythere.*

JE suis un Bucheron
Qui travaille & qui chante....

Le Duc de SULLY, *arrêtant le Paysan.*

Qui va-là ? qui es-tu ?

Le PAYSAN *jettant son bois de frayeur, & tombant aux genoux de M. de Sully.*

Miséricorde ! Messieurs les voleurs, ne me tuais pas.... Mon cher Monsieur, si vous êtes leux Capitaine, ordonnais-leux qu'ils me laissions la vie.... la vie, Monsieur le Capitaine, la vie !.... vla quatre patards & trois carolus, c'est tout c'que j'avons.

Le Marquis de CONCHINY.

Vous ! Capitaine des voleurs, mon cher Sur-Intendant ! Cela est piquant au moins, mais très-piquant !

Le Duc de SULLY, *d'un ton ſévere.*

C'eſt plaiſanter bien à propos & bien légérement, Monſieur !

Le Duc de BELLEGARDE, *au Payſan.*

Leve-toi, mon bon homme, leve-toi ; nous ne ſommes point des voleurs, mais des Chaſſeurs égarés, qui te prions de nous conduire au plus prochain village.

Le PAYSAN.

Eh ! parguenne, Meſſieurs, vous n'êtes qu'à une portée de fuſil de Lieurſain.

Le Duc de SULLY.

De Lieurſain, dis-tu ?

Le PAYSAN.

Oui, Monſieur, & v'navais qu'à me ſuivre.

Le Duc de BELLEGARDE.

Bien nous prend que ce ſoit ſi près ; car nous ſommes excédés de laſſitude.

Le Marquis de CONCHINY.

Et nous mourons de faim. Dis-moi, l'ami : trouverons-nous là de quoi ?

Le PAYSAN, *l'interrompant.*

Oh oui, car je vons vous mener cheux le Garde-Chaſſe de ce canton ; vous y trouverais des lapins par centaine ; car ces gens-là ils mangiont les lapins, eux ; & les lapins nous mangiont, nous.

Le Duc de SULLY, *donnant de l'argent au Payſan.*

Tiens, mon enfant, voilà un henri ; conduis-nous.

Le Duc de BELLEGARDE, *lui en donnant auſſi.*

Tiens, mon pauvre garçon.

Le Marquis de CONCHINY *lui en donnant de même.*

Tiens encore. Eh bien ? nous crois-tu toujours des voleurs ?

Le PAYSAN.

Au contraire, & grand merci, mes bons Seigneurs. Suivais-moi. Dame ! si je vous ons pris pour des voleurs, c'est que ste Forêt-çi en fourmille ; car depis nos guerres civiles, biaucoup de Ligueux avont pris ste profession-là.

Le Duc de SULLY.

Allons, allons ; conduis-nous, & marche le premier.

Le PAYSAN.

Venais, venais par ce petit sentier, par-ilà, par-ilà.

Le Duc de SULLY, *faisant passer les autres, dit en s'en allant.*

Je suis toujours inquiet du Roi, il ne me sort point de l'esprit. *Il suit le dernier.*

SCENE IX.

HENRI IV *arrive en tâtonnant.*

OU vais-je ?.... où suis-je ?.... où cela me conduit-il ?.... Ventresaintgris ! je marche depuis deux heures pour pouvoir trouver l'issue de cette forêt. Arrêtons-nous un moment.... & voyons... Parbleu ! je vois.... que je n'y vois rien ; il fait une obscurité de tous les diables ! *Tâtant le sol avec son pied.* Ceci n'est point un chemin

battu, ce n'eſt point une route, je ſuis en plein bois. Allons, je ſuis égaré tout de bon ; c'eſt ma faute auſſi ; je me ſuis laiſſé emporter trop loin de ma ſuite, & l'on ſera en peine de moi, c'eſt tout ce qui me chagrine ; car du reſte, le malheur d'être égaré n'eſt pas bien grand. Prenons notre parti cependant... repoſons-nous, car je ſuis d'une laſſitude... Je ſuis rendu. *Il s'aſſied au pied d'un arbre.* Oh, oh ! cette place-ci n'eſt pas trop déſagréable ; eh mais, là, l'on n'y paſſeroit pas mal la nuit ; ce coucher-ci n'eſt pas trop dur ; j'en ai parbleu trouvé, parfois, de plus mauvais... *Il ſe couche, & ſe remet tout de ſuite à ſon ſéant.* Si ce pauvre diable de Duc de Sully, qui ne vient à la chaſſe que par complaiſance, que j'ai forcé aujourd'hui de m'y ſuivre, s'eſt par malheur égaré comme moi, oh ! je ſuis perdu.... je ſuis perdu ; & ce ſeroit encore bien pis ſi j'étois obligé de paſſer la nuit dans la forêt, il me feroit un train.... il me feroit un train .... je n'aurois qu'à bien me tenir !... Il me ſemble que je l'entends, qui me dit avec ſon air auſtere : j'adore Dieu, Sire, vous avez beau rire de tout cela, je ne vois rien de plaiſant, moi, à faire mourir d'inquiétude tous vos Serviteurs.... Si je pouvois cependant repoſer, & m'endormir quelques heures, je reprendrois des forces pour me tirer d'ici. Eſſayons...

Il paroît repoſer un inſtant, on tire un coup de fuſil, il s'éveille, & ſe releve en mettant la main ſur la garde de ſon épée.

Il y a ici quelques voleurs, tenons-nous ſur nos gardes.

SCENE X.

Deux BRACONNIERS, HENRI IV.

I. BRACONNIER, *ſortant de la couliſſe, & voyant ſon camarade tirer en paroiſſant.*

Es-tu ſûr de l'avoir mis bas ?

II. BRACONNIER.

Oui, c'eſt une biche. Il me ſemble l'avoir entendue tomber.

HENRI, *allant vers le fond du théatre.*

Ce ſont des Braconniers, je vois cela à leur entretien.

I. BRACONNIER.

Ne dis-tu pas que tu la tiens ?

II. BRACONNIER.

Tu rêves creux, je n'ai point parlé.

I. BRACONNIER.

Si ce n'es pas toi qui a parlé, il y a donc ici quelqu'un qui nous guette ; je me ſauve, moi.

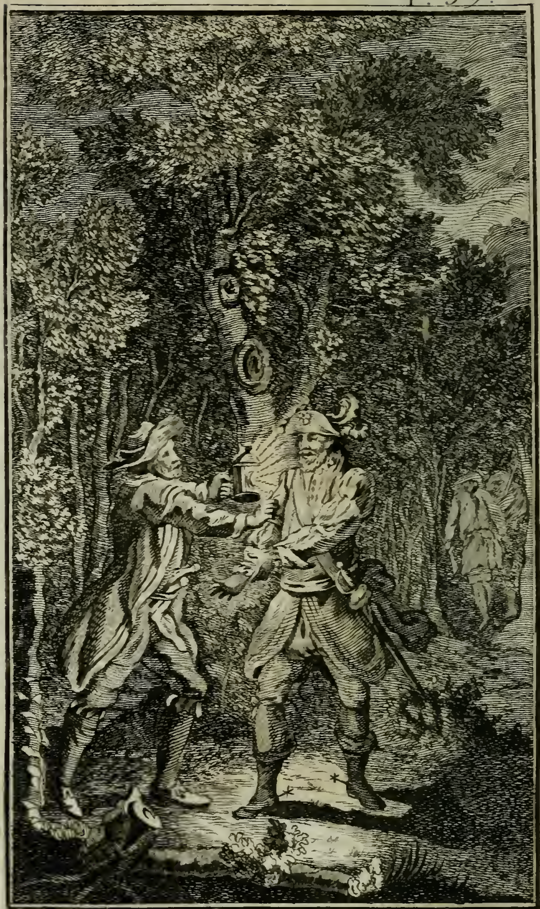
II. BRACONNIER.

Parguenne, & moi je m'enfuis.

HENRI, *les rappellant.*

Eh ! Meſſieurs !.... Meſſieurs !.... Bon ! ils ſont déjà bien loin.... ils auroient pu me tirer d'ici ; & me voilà tout auſſi avancé que je l'étois.





Ah! je tenons le coquin qui vient de tirer sur les cerfs de notre bon Roy.

SCENE XI.

HENRI IV, MICHAU, *ayant deux piſtolets à ſa ceinture, & une lanterne ſourde à la main.*

MICHAU, *ſaiſiſſant Henri par le bras.*

AH! j'tenons le coquin qui viant de tirer ſur les cerfs de notre bon Roi. Qu'êtes-vous? allons, qu'êtes-vous?

HENRI, *héſitant.*

Je ſuis, je ſuis... (*à part, & ſe boutonnant pour cacher ſon Cordon bleu.*) Ne nous découvrons pas.

MICHAU.

Allons, coquin, répondais donc, qu'êtes-vous?

HENRI, *riant.*

Mon ami, je ne ſuis point un coquin.

MICHAU.

M'eſt avis que vous ne valient guere mieux; car vous ne répondais pas net. Qu'eſt-ce qu'a tiré le coup de fuſil que je v'nons d'entendre?

HENRI.

Ce n'eſt pas moi, je vous jure.

MICHAU.

Vous mentais, vous mentais.

HENRI.

Je ments... je ments?... *A part.* Il me ſemble bien étrange de m'entendre parler de la ſorte.... *Haut.* Je ne ments point; mais...

MICHAU.

Mais.... mais.... mais je ne ſons pas obligé de vous craire. Queul eſt vot' nom?

HENRI, *en riant.*

Mon nom.... mon nom ?

MICHAU.

Vot' nom, oui, vot' nom. N'avous pas de nom ? D'où venient vous ? Queuque vous faites ici ?

HENRI, *à part.*

Il est pressant... *Haut.* Mais voilà des questions... des questions...

MICHAU, *l'interrompant.*

Qui vous embarrassent, je voyons ça ! Si vous étiais un honnête homme, vous ne tortilleriez pas tant pour y répondre. Mais c'est qu'vous ne l'êtes pas ;.... &, dans ce cas-là, qu'on me suive cheux le Garde-Chasse de c'canton.

HENRI.

Vous suivre ! eh ! de quel droit ? de quelle autorité ?

MICHAU.

De queu droit ? du droit que j'nous arrogeons, tous tant que nous sommes de Paysans ici, de garder les plaisirs de not' Maître... Dame ! c'est que, voyais-vous, d'inclination, par amiquié pour not' bon Roi, tous l'shabitans d'ici l'y sarviont de Gardes-Chasses, sans être payés pour ça, afin que vous ell' sachiais.

HENRI, *à part, & d'un ton très-attendri.*

M'entendre dire cela à moi-même ! ma foi, c'est une sorte de plaisir que je ne connoissois pas encore !

MICHAU.

Queuque vous marmotais-là tout bas ? Allons, allons, qu'on me suive.

HENRI, *d'un ton de badinage.*

Je le veux bien ; mais auparavant voudriez-vous bien m'entendre ? me ferez-vous cette grace là ?

MICHAU, *d'un ton badin.*

C'eſt, je crois, pus qu'ous n'méritais. Mais, voyons ce qu'ous avais à dire pour vot' défenſe ?

HENRI, *toujours d'un ton badin.*

Je vous repréſenterai bien humblement, Monſieur, que j'ai l'honneur d'appartenir au Roi ; & que quoique je ſois un des plus minces Officiers de Sa Majeſté, je ſuis auſſi peu diſpoſé que vous à ſouffrir qu'on lui faſſe tort. J'ai ſuivi le Roi à la chaſſe ; le cerf nous a mené de la forêt de Fontainebleau juſqu'en celle-ci ; je me ſuis perdu, &....

MICHAU *l'interompant.*

De Fontainebleau, le cerf vous mener à Lieurſain ! ça n'eſt guere vraiſemblable.

HENRI, *à part.*

Ah, ah ! je ſuis à Lieurſain !

MICHAU.

Ça ſe peut pourtant. Mais pourquoi avous quitté, avous abandonné not' cher Roi à la chaſſe ? ça eſt indigne, ça !

HENRI.

Hélas ! mon enfant, c'eſt que mon cheval eſt mort de laſſitude.

MICHAU.

Falloit le ſuivre à pied, morgué. S'il y arrive queuqu'accident, vous m'en répondrais déjà. Mais, tenais, j'ons bien de la peine à craire... Là, dites-moi là, dites-vous vrai ?

HENRI.

Encore un coup, je vous dis que je ne ments jamais.

MICHAU.

Queu chien de conte ! ça vit à la Cour, & ça ne ment jamais ! Eh ! c'eſt mentir, ça.

HENRI, *légérement.*

Eh bien, Monſieur l'incrédule, donnez-moi retraite chez vous, & je vous convaincrai que je dis la vérité. Pour commencer, voici d'abord une piece d'or, & demain je vous promets de vous payer mon gîte au-delà même de vos ſouhaits.

MICHAU.

Oh, tatigué ! je voyons à préſent qu'vous dites vrai ; vous êtes de la Cour. Vous baillais eune bagatelle aujourd'hui, & vous faiſient pour le lendemain de grandes promeſſes, que vous n'quienrais pas.

HENRI, *à part.*

Il a de l'eſprit.

MICHAU.

Mais, appernais que je n'ſis pas Courtiſan, moi ; que je m'appelle Michel Richard, ou plutôt qu'on me nomme Michau ; & j'aime mieux ça, parce que ça eſt plus court ; que je ſis Meûnier de ma profeſſion ; que je n'ons que faire de vot' argent ; que je ſons riche.

HENRI.

Tu me parois un bon compagnon ; & je ſerai charmé de lier connoiſſance avec toi.

MICHAU, *fronçant le ſourcil.*

Tu me parois !... avec toi !... Eh mais, v's

êtes familier, Monſieur le mince Officier du Roi! eh mais, j'vous valons bian, peut-être! Morgué, ne m'tutayais pas, j'naimons pas ça.

HENRI, *du ton du badinage.*

Ah! mille excuſes, Monſieur! bien des pardons....

MICHAU, *l'interrompant.*

Eh non, ne gouaillais pas; c'n'eſt point que je ſoyons fiar; mais c'eſt que je n'admettons point de famigliarité avec qui que ce ſoit, que paravant je n'ſachions s'il le mérite, voyais-vous.

HENRI, *d'un air de bonté.*

Je vous aime de cette humeur là; je veux devenir votre ami, Monſieur Michau, & que nous nous tutayons quelque jour.

MICHAU, *lui frappant ſur l'épaule.*

Oh! quand je vous connoîtrons, ça ſ'ra différent.

HENRI, *ſouriant.*

Oh oui, tout différent... Mais de grace, tirez-moi d'ici à préſent.

MICHAU.

Très-volontiers; & piſque vous êtes honnête, je veux vous faire voir, moi, que je ſis bon homme. Venez-vous en cheux nous; vous y verrais ma femme Margot, qui n'eſt pas encore ſi déchirée; & ma fille Catau qui eſt jeune & jolie, elle.

HENRI, *avec vivacité.*

Votre fille Catau eſt jolie? elle eſt jolie, dites-vous?

MICHAU.

Guiable! comme vous pernais feu d'abord! vous m'avez l'air d'un gaillard.

HENRI, *vivement.*

Mais, oui ; j'aime tout ce qui eſt joli, moi ; j'aime tout ce qui eſt joli.

MICHAU.

Eh oui, l'on vous en garde ! Oh mais, ne badinons pas : venez-vous en tant ſeulement ſouper cheux moi. Mon fils arrive c'ſoir ; j'ons eune poitreine de viau en ragoût, eun cochon de lait, & eun grand lievre en civet.

HENRI, *gaiement.*

Vous avez donc un lit à me donner ? mais ſans découcher Mademoiſelle Catau.

MICHAU.

Oh ! j'vous coucherons dans un lit qui eſt dans not' gregnier en haut, & qu'eſt au contraire fort éloigné de l'endroit où couche Catau, & ça, pour cauſe. Je vous aurions bian baillé le lit de not' fils s'il n'étoit pas revenu ; mais dame, je voulons que not' enfant ſoit bian couché par perférence.

HENRI, *toujours gaiement, & avec bonté.*

Cela eſt trop juſte. Pardieu, je ſerois fâché de le déranger ; & vous avez raiſon, cela eſt d'un bon pere.

MICHAU.

C'eſt qui ſera las ; c'eſt qui ſera haraſſé, voyais-vous. Allons, allons ; venais-vous-en, Monſieur. Avous faim ?

HENRI, *vivement.*

Oh ! une faim terrible.

MICHAU.

Et ſoif à l'avenant, n'eſt-ce pas ?

HENRI.

La ſoif d'un chaſſeur ; c'eſt tout dire.

MICHAU.

Tant mieux, morgué ! v'm'avais l'air d'un bon vivant. Buvez-vous ſec ?

HENRI, *gaiement.*

Oui, oui, pas mal, pas mal.

MICHAU.

Vous êtes mon homme. Suivais-moi ; je voyons que nous nous tutayerons bientôt à table. J'allons vous faire boire du vin que je faiſons ici ; il eſt excellent, quand ce ſeroit pour la bouche du Roi. Laiſſais faire, nous allons nous en taper.

HENRI.

Ventreſaintgris, je ne demande pas mieux !

MICHAU.

Oh ! pour le coup, je voyons bian q'vous n'avais pas menti, vous êt' Officier de not' bon Roi, car vous v'nais de dire ſon juron.

HENRI, *à part, en s'en allant.*

Continuons à lui cacher qui nous ſommes ; il me paroît plaiſant de ne me point faire connoître.

Fin du ſecond Acte.



ACTE III.

Le théatre repréſente l'intérieur de la maiſon du Meûnier.

L'on voit au fond une table longue de cinq pieds ſur trois & demi de largeur, ſur laquelle le couvert eſt mis. La nappe & les ſerviettes ſont de groſſe toile jaune; à chaque extrêmité, une pinte en plomb. Les aſſiettes, de terre commune. Au lieu de verres, des timbales & des gobelets d'argent, pareils à ceux de nos Bateliers; des fourchettes d'acier. Sur le devant, deux eſcabelles, près de l'une eſt un rouet à filer, au pied de l'autre eſt un ſac de bled ſur lequel eſt empreint le nom de Michau.

SCENE PREMIERE.

MARGOT, CATAU, *ſuivant ſa mere.*

MARGOT.

VOi, Catau; voi, ma fille, s'il ne manque rian à not' couvart; ſi t'as ben apporté tout c'qui faut ſus la table? Vla Michau, vla ton paire qui va rentrer de la forêt.

CATAU, *regardant ſur la table.*

Non, ma mere, rien n'y manque; tout eſt ben arrangé à préſent, mon paire trouvera tout tout prêt.

MARGOT, *y regardant elle-même.*

Oui, oui; vla qu'est ben, mon enfant. Le souper est retiré du feu, je l'ons mis sus dla cendre chaude; il n'y a plus rian à voir de ce côté-là; ainsi remettons-nous donc à nót' ouvrage; car ne faut pas êt' un moment sans rian faire.

CATAU, *se remettant à l'ouvrage ainsi que sa mere.*

Vous avez raison, ma mere.

MARGOT.

C'est que l'oisiveté est la mere de tous vices; eh, tien: si ste petite Agathe n'avoit pas été élevée sans rian faire, cheux ste grande Dame, elle n'auroit pas écouté ce biau Marquis; elle ne s'en séroit pas en allée avec lui comme une criature, si elle avoit su s'occuper comme nous, ma fille.

CATAU.

Tenez, maman: vla mon frere qui arrive ce soir, je gage qu'il nous apprendra qu'Agathe est innocente de tout ça. Oh! je le gagerois, car je l'ai crue toujours sage, moi.

MARGOT.

Oui, sage, je t'en réponds? vla eune belle sagesse encore! mais n'en parlons pus; c'est une trop vilaine histoire.

CATAU.

Eh bien, ma mere, contez-moi donc d'autres histoires. Contez-moi, par exemple, d'shistoires d'esprits.... C'est ben singulier! je n'voudrois pas voir un esprit pour tout l'or du monde, & si cependant je sis charmée quand j'en-

tends raconter d'shistoires d'esprits. Si ben donc, ma mere, que vous m'allez en dire eune.

MARGOT, *tout en filant.*

Volontiers, Catau, pisqu'ça te réjouit. Mais stella est ben sûre, ma fille ; c'est Michau, c'est vôt' paire ly-même qu'a vu revenir st'esprit-là qui revenoit.

CATAU.

Mon paire l'a vu ! il l'a vu !

MARGOT.

Vot' paire ; ce ne sont pas là des contes, pisqu'c'est lui-même qui l'a vu... Je n'venions que d'être mariés, & y venoit de pardre son paire ; & vla que tout d'un coup, quand Michau fut couché, & que sa chandelle fut éteinte, il entendit d'abord l'esprit qui revenoit, sans doute, du sabat,.... qui glissit tout le long de sa cheminée ;... & qui entrit dans sa chambre, en traînant de grosses chaines, trela à, trela, à,..... trela à, trela.

CATAU, *toute tremblante.*

De grosses chaînes !... ah ! le cœur me bat !... de grosses chaînes !

MARGOT.

Oui, mon enfant, de grosses chaînes, & qui faisient un bruit terribe... &, pis, pis après, le revenant allit tout droit tirer les rideaux de son lit, cric, crac,.... cric, crac.

CATAU, *tremblant encore davantage.*

Ah ! bon Dieu ! bon Dieu ! que j'aurais t'eu de frayeur !... Eh de queue couleur sont les esprits ? Dites-moi donc ça, pisque mon paire a vu st'ilà.

MARGOT.

Oh ! pardinne ! il n'ell' vit pas en face ; car, de peur d'ell' voir, vot' paire fourit bravement sa tête sous sa couverture... Mais il entendit, ben distinctement, l'esprit, qui lui disit : rends à Monsieu le Curai six gearbes de bled, dont ton paire ly a fait tort sur sa dîme, ou sinon, demain, je viendrai te tirer par les pieds.

CATAU, *plus tremblante.*

Ah ! tout mon sang se fige ! & mon paire eut-il ben peur ? *on frappe à la porte.* Bonté divine ! n'est-ce pas-là un esprit ?

MARGOT, *tremblante aussi.*

Non, non, c'est qu'on frappe à la porte. Vas-t'en ouvrir, Catau.

CATAU, *mourant de peur.*

Ah ! ma mere, je n'oserois.... allez-y vous-même... vous êtes plus hazardeuse que moi.

MARGOT.

Eh ben, eh ben ! allons-y toutes les deux ensembe.

CATAU.

Mais, ne parlais donc pas, comme si vous aviais peur, ma mere, ça me fait trembler davantage.

MARGOT.

Non, non, mon enfant ; si je pis m'en empêcher. *L'on frappe encore plus fort.* Qui va-là ? qui va-là ?

RICHARD, *en dehors.*

C'est moi, ouvrez.

CATAU, *frissonnant de tout son corps.*

Ah ! ma mere, ça ressemble à la voix de mon frere Richard !... y sera mort, & c'est son esprit qui reviant.

MARGOT, *se rassurant.*
A Dieu ne plaise ! j'ai dans l'idée, moi, que c'est ly-même. *On frappe encore.*

RICHARD, *en dehors.*
Ouvrez donc. Eh mais, ouvrez donc.

MARGOT, *courant ouvrir.*
Oh ! c'est ly-même, je vons ouvrir.

SCENE II.

RICHARD, MARGOT, CATAU.

RICHARD, *embrassant sa mere.*
COmment vous portez-vous, ma mere ?

MARGOT.
Fort bien, mon cher enfant.

RICHARD, *embrassant Catau.*
Et vous, ma sœur Catau.

CATAU.
A merveille, mon cher frere.

RICHARD.
J'ai cru, ma mere, que vous ne vouliez pas m'ouvrir.

MARGOT.
Mon Dieu, si fait, mon pauvre garçon : mais c'est qu'ta sœur a eu une sotte frayeur....

CATAU, *l'interrompant.*
Oui, c'est que ma mere a eu peur.... Mais qu'avous fait, cher frere ? eh ben, avous vu le Roi ?

MARGOT.
Est-il bel homme ? oh ! il doit être biau ; il est si bon !

RICHARD.

Hélas ! je n'ai pas pu le voir ; je vous conterai tout cela ; mais permettez-moi de vous demander auparavant où eſt mon pere ?

MARGOT.

Il a entendu tirer un coup de fuſil, & il eſt ſorti pour vouaire qui s'peut être.

RICHARD.

Les braconniers ne vous laiſſent point tranquilles ?

MARGOT.

Oh ! c'eſt une varmine qu'on ne peut détranger.

MICHAU, *frappant en dehors.*

Hola hée ! Margot, Catau, eune lumiere, eune lumiere.

MARGOT, *allant ouvrir.*

Tian, tian, vla ton paire qu'arrive.

SCENE III.

MARGOT, CATAU, RICHARD, MICHAU, HENRI.

MARGOT.

EH ben ? l'coquin qu'a tiré le coup de fuſil eſt-il pris ?

MICHAU.

Non, Margot. Je n'ons rian trouvé que ſt'étranger à qui faut qu'tu donne à ſouper, & eun logement pour ſte nuit.

MARGOT.

Oh ! j'ons ben, nous, trouvé eun étranger ben

meilleur, puisqu'il nous appartient : vla Richard revenu.

MICHAU, *poussant très-fort Henri.*

Not'fils est revenu ! Est ! le vla ce cher enfant !

HENRI, *à part, & en riant.*

Qu'il m'eût poussé un peu plus fort, & il m'eût jetté à terre.

MICHAU.

Mais queue joie de te revoir ! eh bian, comment t'en va, mon garçon ?

RICHARD.

A merveille, mon pere ; & le cœur attendri de votre bon accueil.

HENRI, *à part.*

Quelle joie naïve !

MICHAU.

Ma foi, Monsieur, vous excuserais, je sis ravi de revoir ce pauvre Richard, si ravi... *tournant le dos à Henri.* Ignia pûs d'un mois que je n't'ons vu ; oh oui, faut qu'gniait pûs d'un mois.

MARGOT.

Je t'trouvons un peu maigri.

CATAU.

Oui, t'as la mine un peu pâlote.

RICHARD.

Je me porte bien, ma mere ; cela va bien, Catau.

MICHAU, *s'asseyant pour se faire ôter ses guêtres.*

Tant mieux, mon ami. Mais, aidez-moi un peu, vous autres, à me débarrasser de mes guêtres, car j'ons peine à nous baisser.... Et toi,

mon fils, dis-nous donc, accoute ici. *Il continue de parler bas avec Margot, Richard, & Catau, qui paroiſſent lui répondre, & il ne ſe leve que lorſque le Roi finit ſon* à parte.

HENRI, *à part, tandis qu'ils cauſent tous enſemble.*

Quel plaiſir ! je vais donc avoir encore une fois la ſatisfaction d'être traité comme un homme ordinaire.... de voir la nature humaine ſans déguiſement ! cela eſt charmant ! Ils ne prennent ſeulement pas garde à moi.

MICHAU, *paroiſſant achever ce qu'il diſoit tout bas.*

Mais enfin, Richard, qu'eſt-ce qui t'a fait revenir ſi-tôt ? Eſt-ce que t'aurois réuſſi ? Aurois-tu parlé au Roi ?

RICHARD.

Non, mon pere ; je ne l'ai pas même pu voir ; ce qui m'auroit fait grand plaiſir, car je ne l'ai pas vu plus que vous tous... & ce qui m'en a empêché, c'eſt que... je vous expliquerai cela en détail, quand nous ſerons en particulier.

MICHAU.

T'as raiſon, je cauſerons de tout ça quand je ſerons ſeuls.... Mais à ſtheure-ci, moi, parlons donc de la chaſſe du Roi qu'eſt venue ici de Fontainebleau ; c'eſt ſingulier ça, & ce Monſieur qu'eſt un petit Officier de Sa Majeſté, à ce qu'il dit, qu'il l'a ſuivi à la chaſſe, qui s'eſt égaré, & que je ramaſſons.

RICHARD.

Cela eſt très-bien à vous, mon pere ; & nous le recevrons de notre mieux.

HENRI.

En vérité, Meſſieurs, je ſuis bien ſenſible à vos bonnes façons pour moi. *A part.* Pardieu, ces Payſans-ci ſont de bien bonnes gens.

MICHAU.

Allons, Margot; allons, Catau; faites-nous ſouper mes enfants.

MARGOT.

Not' homme, je vous demandons encore eun petit quart-d'heure. *Elle ſort.*

CATAU.

Mon paire, vla la nape qu'étoit déjà miſe d'avance, je vons chercher encore eun couvert pour Monſieur. *A Henri, lui faiſant la révérence.* Monſieur a-t-il un couteau ſur lui?

HENRI.

Non, belle Catau, je n'en ai point.

CATAU.

Je vous apporterons donc celui de la cuiſine.

SCENE IV.

HENRI, MICHAU, RICHARD.

HENRI.

Vous aviez bien raiſon, papa Michau, Mademoiſelle Catau eſt la beauté même.

MICHAU.

Oh! ſans vanitai, j'ons jamais fait que d'biaux enfants, nous. Mais, Catau, hée! J'oubliois...

SCENE V.

CATAU, HENRI, MICHAU, RICHARD.

CATAU.

QUeuqu'vous ſouhaitez, mon pere ?

MICHAU.

Parguienne, fille, c'eſt que j'n'y penſions pas. Rince un grand gobelet, & apporte à Monſieu eun coup de cidre ; il le boira bian en attendant le ſouper ; il doit être altéré, c'n'eſt pas comme nous, lui.

HENRI.

Vous me prévenez, j'allois vous demander un coup à boire.

CATAU, *à Henri.*

Vous l'allais avoir dans l'inſtant, Monſieu.

HENRI, *lui paſſant la main ſous le menton.*

Et de votre main, il ſera délicieux.

SCENE VI.

HENRI, MICHAU, RICHARD.

MICHAU, *à Henri.*

C'eſt qu'on a ſoif quand on a chaſſé, je ſavons ça. *A Richard.* Eh bian, mon garçon, dis-nous donc, quéqu't'as vu d'biau à Paris ?

RICHARD.

Mon pere, quand j'y ſuis arrivé, quoiqu'il y

eût plus d'un mois passé depuis la maladie de notre grand Monarque, tout Paris étoit encore ivre de joie de la convalescence de ce Roi bien-aimé.

MICHAU.

Ça été de d'même par toute la France, mon enfant. Eh, tian : le Seigneur de not' village avoit bian raison de dire, que c'est lorsqu'un Roi est bian malade, qu'on peut connoîte jusqu'à queu point il est aimé de ses Sujets.

HENRI, *à part.*

Quelle douce satisfaction !

RICHARD.

Oui, mon pere. Hélas ! j'ai vu à Paris tout le monde heureux, excepté moi.

HENRI, *avec une grande vivacité de sentiment.*

Excepté vous, Monsieur Richard ! Eh ! pourquoi cette exception ? Quelle raison ? quel chagrin vous avoit donc fait quitter votre village pour aller à Paris ?

MICHAU.

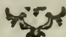
Oh ça, c'est eune autre histoire, que Richard ne se soucient peut-êt' pas de vous dire, voyais-vous.

HENRI.

En ce cas-là, j'ai tort ; pardonnez mon indiscrétion.

MICHAU.

Oh ! ignia pas grand mal à ça.



SCENE VII.

HENRI, MICHAU, RICHARD, CATAU, *apportant du cidre.*

MICHAU.

ALlons, varſe à boire à Monſieu, ma Catau, il t'ſarvira le jour de tes nôces. *A Henri.* J'vous ons fait donner du cidre puſtôt que du vin, parce qu'ça rafraîchit mieux. Avalais-moi ça, pere.

Il lui frappe ſur l'épaule.

HENRI.

A votre ſanté, Monſieur Michau ; à la vôtre Monſieur Richard ; à la vôtre & pour vous remercier, très-belle & très-obligeante Catau.

MICHAU.

Eh, morgué, j'oubliois ; Richard, avant de ſouper, viens-t'en ranger avec moi queuques ſacs de farine qui ſont dans not' cour. Ne faut point leux laiſſer paſſer-là la nuit à l'air... Vous voulais bian le permettre, Monſieu ?... Toi, Catau, reſte avec not' Hôte, pour l'y tenir compagnie.

CATAU, *courant après ſon pere.*

Vous n'aurez donc pas beſoin de moi, mon pere ?

MICHAU, *derriere la couliſſe.*

Non, fille, tians-toi là.



SCENE VIII.

HENRI, CATAU.

HENRI, *à part, ſur le bord du théatre.*

EN vérité la petite Catau eſt charmante.... mais charmante.... Si elle ſavoit qui je ſuis.... Non, non, rejettons cette idée ; ce ſeroit violer les droits de l'hoſpitalité.

CATAU.

Queuqu'vous faites donc là tout debout dans un coin, Monſieu ? Que ne vous aſſiſez-vous ? Je vons vous chercher eune chaiſe.

HENRI, *l'arrétant par la main.*

Demeurez, belle Catau ; je ne ſouffrirai point que vous preniez cette peine.

CATAU.

Aga, vla encore une belle peine ! eſt-ce que vous nous prenez pour vos poupées de filles de Paris ?... Mais lâchez, lâchez-moi donc la main.

HENRI, *la lui tenant & la careſſant.*

Votre main ? oh ! pour cela non ; elle eſt trop jolie, je veux la garder.

CATAU, *retirant ſa main rudement.*

Oh ! laiſſez, s'il vous plaît. Je n'aimons pas les compliments, & ſur-tout ceux des Meſſieux ; ignia toujours à craindre pour les filles qui les écoutons, je ſavons ça.

HENRI.

Oh, mon petit cœur, vous n'avez rien à craindre avec moi.

CATAU.

Je ne nous y fions pas, voyais-vous. Vous me regardais.... vous me regardais avec des yeux.... avec des yeux qui me font peur... Oh ! vous m'avez tout l'air d'un bon enjoleux de filles ! voyais encore comme il me regarde !

HENRI, *en riant.*

Eh, mais, vous Catau, vous m'avez l'air bien farouche ! Dites-moi donc, l'êtes-vous autant que cela avec tous les payſans de votre village ?.... Avec une auſſi jolie mine, vous devez avoir bien des amoureux ?

CATAU.

Eh mais, tredame ! Monſieu, je n'en manquons pas.

HENRI.

Je le crois bien. Et ſans doute, il y en a quelqu'un auquel votre petit cœur donne la préférence ? je le trouve bienheureux !

CATAU.

Eh bien ! il dit toujours comme ça lui, qu'il n'eſt pas aſſez heureux. Ces hommes ne ſont jamais contents.

HENRI.

Cependant, vous l'aimez bien ? Avouez-le-moi.

CATAU.

Eh ! qu'eſt-ce qui n'aimeroit pas Lucas ; ſtapendant, parce qu'il n'eſt pas autrement riche, mon paire barguigne toujours à nous marier enſemble.

HENRI.

Oh ! il faut que votre pere vous faſſe épouſer

Lucas ; qu'il en finiſſe ; je le veux abſolument, je le veux.

CATAU.

Je le veux, je le veux.... comme il dit ça ce Monſieu ! Je le veux ! Et le Roi dit ben nous voulons. Oh ! ſachez qu'on ne fait vouloir à mon paire que ce qu'il veut, lui.

HENRI, *en riant.*

Quand je dis... que je le veux... cela ſignifie ſeulement que je le ſouhaite. *A part, en s'éloignant.* J'ai penſé me trahir ; j'ai fait là le Roi, ſans m'en appercevoir.

CATAU, *allant à lui.*

Il le ſouhaite ! & il me plante-là pour aller ſe moquer de moi tout là-bas.

HENRI, *la careſſant.*

Non, ma chere fille ; & vous verrez ſi je me moque. Je compte parler à Monſieur Michau de façon que vous épouſerez votre amoureux.... Et j'oſe vous prédire qu'avant que je ſorte d'ici, vous ſerez heureuſe. *La ſerrant entre ſes bras.* Mais bienheureuſe.

CATAU, *ſe défendant de ſes careſſes.*

Allons, allons, ne me pernez pas comme ça ; auſſi ben vla que j'apperçois mon paire.



SCENE

SCENE IX.

MICHAU, MARGOT, RICHARD, HENRI, CATAU.

MICHAU.

PArdon, Monsieu, de not' incivilitai, de vous avoir laissé seul avec ste petite fille, qui ne sait pas encore entretenir les gens; mais c'est qu'faut faire ses affaires, *primo*, d'abord.

MARGOT.

Mon mari, tout est prêt pour le souper.

MICHAU.

Eh bian, boutons-nous à table.

CATAU.

Faudroit l'avancer ici la table, pour qu'on puisse passer derriere. Mon frere, prêtez-moi un peu la main.

Elle va pour prendre la table avec Richard, & Henri veut lui en épargner la peine.

HENRI, *à Catau.*

Laissez-moi faire, ma belle enfant; vous n'êtes pas assez forte.

CATAU, *le repoussant.*

Je ne sons pas assez forte? Allons donc, Monsieu, je n'souffrirons pas qu'cheux nous vous preniez la peine...

HENRI.

Eh non, laissez-moi faire.

MICHAU.

A nous deux, Richard. *Ils vont prendre la table & l'apportent sur le devant du théatre.* Toi, Catau, va-t'en avertir ta mere, & sarvez-nous à souper tout de suite.

Catau sort. F

SCENE X.

HENRI, MICHAU, RICHARD.

Pendant que Michau & Richard apportent la table, Henri IV va chercher le banc; & range les deux chaiſes de paille aux deux coins de la table.

MICHAU, *arrachant une chaiſe des mains de Henri.*

OH parguenne, Monſieu, permettez-nous d'faire les honneurs de cheux nous; Richard & moi, j'aurions été charcher le banc, & arrangé fort bian nos chaiſes, peut-être.

HENRI.

Bon, bon! ſans façon, Monſieur Michau; oh! parbleu ſans façon.

MICHAU, *arrachant l'autre chaiſe.*

Non, Monſieu; ça ne ſe paſſera pas comme ça, vous dit-on.

SCENE XI.

MARGOT & CATAU, *apportant les plats.* HENRI, MICHAU, RICHARD.

MICHAU.

ALlons, boutons-nous vîte tretous à table. Mettais-vous ſus ſte chaiſe-là, Monſieu; toi, Margot, prend ſtaute chaiſe, & mets-toi ilà.

MARGOT, *à ſon mari, avec reſpect.*

Eh non, pernais la puſtôt; vous avais d'cou-

teume de vous mette ſus eune chaiſe, mon ami.

HENRI, *offrant ſa chaiſe.*

Mon Dieu, ne vous déplacez pas, Monſieur Michau, reprenez votre chaiſe, je ſerai ravi d'être ſur le banc, moi; cela m'eſt égal, en vérité.

MICHAU, *à Henri.*

Morgué, Monſieu, eſt-c'qu'vous vous gauſſez de nous, avec vos façons? Je ſavons vivre. Eſt-c'qu'vous nous pernais pour des cochons? Faut-il pas qu'un étranger il ait le mélieur ſiege, donc?

HENRI.

Allons, allons; j'obéis, Monſieur.

MICHAU.

Vous faites bian... ſied-toi donc, femme; je voulons reſter-là entre ma fille & mon fils. *Ils s'aſſeyent tous.* Oh ça beuvons eun coup d'abord, ça ouvre l'appétit.

HENRI.

Vous êtes homme de conſeil, & vous inſpirez la franche gaieté, Monſieur Michau..... *Refuſant de la pinte de Michau, & ſe ſaiſiſſant de celle qui eſt devant lui.* Non, ſervez Madame Michau; je vais en verſer, moi, à notre belle enfant, & je m'en ſervirai après.

MICHAU.

C'eſt bian dit. Tiens donc, femme; tend donc, Richard. *Ils boivent tous à la ſanté de Henri, comme leur convié.* Monſieur, j'ons l'honneur de boire à vot' ſantai.

RICHARD, *buvant auſſi à la ſanté de Henri.*

Monſieur, permettez-vous?....

HENRI.

Bien obligé, Meſſieurs & Meſdames. *Serrant la*

main de Catau. Je vous remercie, charmante Catau.

CATAU, *faisant un petit cri.*

Aie, aie ! Monsieu, comme vous me sarrez la main ! ça m'a fait mal, dea.

HENRI.

Pardon, ma belle enfant ; je suis bien éloigné d'avoir l'intention de vous faire du mal, au contraire.

MICHAU.

Tenais, Monsieu, je vous sars ste premiere fois ci ; passé ça, sarvons-nous nous-mêmes sans çarimonie : c'est aisé, car nos viandes sont toutes coupées.

HENRI.

Grand-merci, Monsieur. *Il sert Catau.* Que j'aie l'honneur de vous servir, ma belle voisine. Je ne sais si vous avez de l'appétit ; mais vous en donneriez.

CATAU.

C'est vot' grace, ben obligée, Monsieur ; v'sêtes ben poli !

MICHAU, *à Margot.*

Prends donc, femme. Allons, pernais, vous autres ; je sis sarvi, moi..... (*Ils paroissent manger comme des gens affamés ; sur-tout Henri, qui mange avec une grande vivacité, ce qui est marqué par des silences.*) Vla un biau moment de silence. *Silence.* Allons, ça va bian, nous mangeons comm' des diables.

CATAU.

C'est qu'il n'est cher que d'appétit.

HENRI, *tout en mangeant avec vitesse.*

Oh ! ma foi, voilà un civet qui en donneroit, quand on n'en auroit pas ! il est accommodé admirablement bien.

MARGOT.

Oh ! je l'ons accommodé à la grosse morguenne ; mais c'est qu'Monsieu n'est pas difficile.

RICHARD.

Non, ma mere ; c'est que Monsieur est honnête, il veut bien trouver à son goût ce qu'il voit que nous lui donnons de bon cœur.

HENRI, *en mangeant & dévorant encore.*

Non, en vérité, sans compliment, ce civet-là est une bien bonne chose, d'honneur !

MICHAU, *prenant la pinte.*

Eh mais ! si je beuviemes !

HENRI.

C'est bien dit, car je m'engoue ; & puis je veux griser un peu Mademoiselle Catau, pour savoir si elle a le vin tendre.

CATAU, *haussant son gobelet.*

Assais, assais, Monsieu ; comme vous y allais ?

Ils boivent & choquent tous.

MARGOT, *à Richard.*

Queuque t'as, mon fils, tu ne manges point ?

RICHARD.

J'ai assez mangé, ma mere, & je n'ai rien.

MICHAU, *la bouche pleine.*

Allons, Richard ; pisque tu n'manges pus, chante-nous eune chanson ; tian, stella qu'tavois faite pour Agathe.

RICHARD.

Ah ! mon pere, depuis qu'elle m'a trahi !...

HENRI, *l'interrompant, tout en dévorant.*

Quoi ! votre Maîtresse vous a trahi, Monsieur Richard ? Eh ! contez-moi donc ça.

MICHAU, *toujours mangeant.*

Ne l'y en parlais donc pas ; vous le feriais

pleurer ; point de queſtion là-deſſus ; vous êtes trop curieux au moins. Allons, chante ça, te dis-je,

MARGOT.

Oui, chante, mon fieu ; ça t'égayera, & nous itout.

CATAU.

Oh ! oui, oui ; chantez, chantez, mon frere ; & pis j'en chanterons eune après.

HENRI, *à Catau avec feu.*

Je ſerai ravi de vous entendre ! j'en ſerai enchanté.

MICHAU.

Allons, chante donc, je l'veux ; ne fais pas le benais.

RICHARD, *d'un air triſte & contraint.*

C'eſt par obéiſſance pour vous, mon pere, & par égard pour Monſieur, qui n'a que faire de ma triſteſſe, que je vais chanter ; car je n'en ai nulle envie, en vérité.

Il chante.

Si le Roi m'avoit donné
Paris ſa grand-Ville,
Et qu'il me fallût quitter
L'amour de ma mie,
Je dirois au Roi Henri :
Reprenez votre Paris ;
J'aime mieux ma mie,
O gué,
J'aime mieux ma mie.

Henri ſe détournant & répétant à demi-voix, au Roi Henri, *d'une façon gaie, & d'un air ſatisfait.*

HENRI.

La chanſon eſt jolie, très-jolie ; & Monſieur la chante à merveille.

MICHAU.

Jell'croirois qu'il la chante bian ! Parguenne !

eh ! c'eſt ly qui l'a faite. Dame ! Monſieur, il eſt ſavant not' fils !

HENRI.

A vous, aimable Catau : la vôtre à préſent.

CATAU.

Je ne nous ferons pas preſſer ; je n'avons pas une aſſez belle voix pour ça.

Elle chante le viſage tourné vers Henri IV.

Charmant Gabrielle,
Percé de mille dards,
Quand la gloire m'appelle
Sous les drapeaux de Mars ;
Cruelle départie !
Malheureux jour !
Que ne ſuis-je ſans vie,
Ou ſans amour !

Henri ſe détourne, & répete avec émotion : charmante Gabrielle, *pendant que Catau continue à chanter, & ſans qu'elle s'interrompe pour cela.*

HENRI.

C'eſt chanter comme un Ange ! *il embraſſe Catau.* Cela mériteroit bien un baiser.

CATAU, *honteuſe, & s'eſſuyant la joue.*

Pardi, Monſieu, vous êtes ben libre avec les filles !

MICHAU, *à Catau.*

Allons, tu t'es attiré ça par ta gentilleſſe, faut en convenir.... *Sérieuſement à Henri.* Mais il ne fauroit pas recommencer au moins, Monſieu, je vous en prions. Guiable ! il ne faut que vous en montrer, à ce qu'il me paroît.

HENRI, *gaiement.*

Pardon, Papa Michau ; Mademoiſelle Catau m'avoit tranſporté ! Je n'ai, ma foi, pas été le maître de moi.

MICHAU, *ſe verſant à boire.*

Gnia pas grand mal. Eh bian, moi, je vons

itout vous dire eune chanson, & pis vous viandrais me baiser par après, si je l'ons mérité. Attendais que je retrouvions l'air... C'est l'air du Pas d'Henri IV dans les Tricotets. La, la, la, la; m'y voici, j'y suis.

Il chante sur l'air qui est noté ci-après.

J'aimons les filles,
Et j'aimons le bon vin.
Allons, chorû.
De nos bons drilles
Voilà tout le refrain:
J'aimons les filles,
Et j'aimons le bon vin.
Chorû. *L'on reprend le refrain en chœur.*

2.

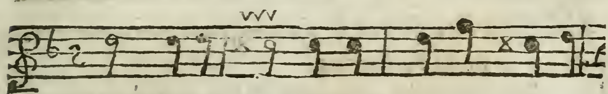
Moins de soudrilles
Eussent troublé le sein
De nos familles,
Si l'Ligueux, plus humain,
Eût aimé les filles,
Eût aimé le bon vin.
Chorû. *Tous chantent les deux derniers vers encore.*

Vive Henri Quatre!
Vive ce Roi vaillant;

Henri doit marquer pendant que l'on chante ce couplet, une sensibilité si grande qu'elle paroisse aller jusqu'aux larmes; & c'est dans ce point de vue qu'il doit jouer le reste de cette Scene, jusqu'au moment où l'on leve la table, affecter de pleurer, si l'acteur le peut.

p. 89.

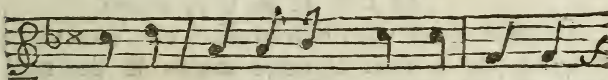

Vive Henry Quatre!
Vive ce Roy vaillant!
Ce Diable-a-quatre
A le triple talent
De boire et de battre
Et d'être un verd galant



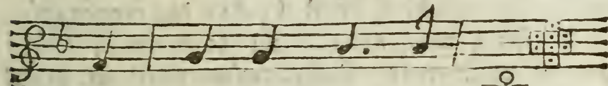
Vive Henri Quatre ! Vi - ve ce Roi vail-



lant ! Ce Diable à qua - tre A le tri-



ple ta - lent De boire, & de bat - tre,



Et d'être un verd ga - lant.

Ah ! grand chorû pour celui-là.

Tous reprennent en chœur,

Vive Henri Quatre !
Vive ce Roi vaillant.

Mais parguenne, Monſieu, beuvons à la ſantai de ce bon Roi, & vous l'y dirai, au moins; mais dites l'y, vous qu'avais l'honneur de l'apporcher ; dites l'y ; pormettais-le moi.

HENRI, *dans l'attendriſſement.*

Je vous le promets, il le ſaura ſûrement.

Ils ſe verſent du vin, & choquent tous avec le Roi.

MARGOT, *ſe levant pour choquer.*

Et que je l'chériſſons.

MICHAU, *debout & choquant.*

Et que je l'béniſſons.

CATAU, *debout auſſi, & choquant.*

Et que je l'aimons pus que nous-mêmes.

RICHARD, *debout & s'allongeant pour choquer.*

Et que nous l'adorons.

HENRI, *attendri au point d'être prêt à verſer des larmes.*

Je n'y puis.... plus tenir.... je ſuis prêt.... à verſer des larmes... de tendreſſe & de joie. *Il ſe détourne.*

MICHAU, *a Henri.*

Comme vous vous détournais! eſt-c'que vous n'topais pas à tout c'que je diſons là de not' Roi, donc?

HENRI, *d'un ton entrecoupé.*

Si fait, mes amis.... au contraire, votre amour pour votre Roi.... m'attendrit au point que mon cœur... allons, allons; à la ſanté de ce Prince. *Ils recommencent à choquer.*

MARGOT.

De ce bon Roi.

CATAU.

De ce cher Roi.

MICHAU.

De ce vaillant Roi.

RICHARD.

De ce grand Roi.

MICHAU.

De ſes enfants, de ſes deſcendants... Eh bian! dites donc itout un mot d'éloge de not' Roi! Eſt-c'que vous n'oſerais le louer donc vous? a'vous peur qu'ça ne vous écorche la langue? M'eſt avis, morgué, que vous n'l'aimais pas autant que nous. Ne ſeriais-vous pas d'ces anciens Ligueux? Oh! vous n'êtes pas un bon Français, morgué.

HENRI, *dans le dernier attendriſſement.*

Pardonnez-moi... De tout mon cœur... à la ſanté... de ce bon Roi.

MICHAU, *avant d'avaler ſon vin.*

De ce bon Roi !.... Parguenne, l'on a ben de la paine à vous arracher ça !

MARGOT, *après avoir bu.*

Stapendant, ſes louanges venont d'elles-mêmes à la bouche.

CATAU.

Alles ne coutent rian.

RICHARD.

Elles partent du cœur.

MICHAU.

Tatigué ! ça fait du bian de boire à la ſantai d'Henri ! oh ça, je n'mangeons plus ; levons-nous de table ; auſſi ben quand on a eune fois bu à la ſantai du Roi, on n'oſerai pus boire à perſonne.

RICHARD.

Reportons la table, mon pere, afin qu'on puiſſe deſſervir plus commodément.

MICHAU.

T'as raiſon... *A Henri qui veut aider à tranſporter la table.* Oh ça, allais-vous encore faire vos çarimonies ? j'vous les défendons.

HENRI, *aidant toujours à deſſervir.*

Je vous laiſſerai faire ; j'aiderai ſeulement un peu à la belle Catau.

MICHAU.

Je ne l'voulons pas, vous dis-je... Allons, Margot, Catau, achevais de nous ôter tout ça, & pis, allais mettre des draps blancs au lit de Monſieu.

MARGOT.

Oui, mon ami ; ça va êt' fait.

CATAU.

Oui, mon paire ; quand j'aurons tout rangé

ici, j'irons, ma mere & moi, faire le lit de Monſieu.

HENRI, *tenant quelques aſſiettes.*

Tenez, ma chere Catau, où faut-il porter ce que je tiens-là ?

CATAU.

Eh ! laiſſez-moi faire. Pardi, mon cher Monſieu, vous avais toujours les mains fourrées partout.

MICHAU.

Parguenne, voulais-vous bian leux laiſſer faire leux beſognes elles-mêmes ? Vous êtes bian têtu toujours !

HENRI, *aidant encore à deſſervir.*

Eh, non, non ; je ne me mêlerai plus de rien ; voilà qui eſt fait. *L'on frappe à la porte de la maiſon.*

MICHAU.

L'on frappe à not' porte, va voir qui c'eſt, Richard.

Margot & Catau ſortent.

RICHARD.

J'y cours, mon pere... Juſte Ciel ! c'eſt Agathe !

SCENE XII.

HENRI, MICHAU, RICHARD. AGATHE, LUCAS.

LUCAS, *à Agathe vêtue en Payſanne.*

EH bian, Mamſelle ! le vla Monſieu Richard ; parlais l'y donc ; mais il ne vous craira pas, vantais-vous-en.

AGATHE, *se jettant aux pieds de Michau & de Richard, successivement.*

Ah, Monsieur Michau!... Ah, Richard!... Je viens me jetter à vos pieds, & vous supplier de m'entendre...

RICHARD, *la relevant.*

Relevez-vous, Agathe;... je ne souffrirai pas...

MICHAU, *à Agathe.*

Oh, oh! qui vous amene ici, ma mie? faut êt' ben impudente pour oser encore remettre les pieds cheux nous, après c'qu'ous avais fait!

RICHARD.

Eh! mon pere, épargnez...

AGATHE, *en pleurs.*

J'avoue, Monsieur, que l'excès de ma hardiesse mériteroit ce nom, si j'étois coupable; mais c'est le Marquis de Conchiny qui m'a enlevée malgré moi.... Mes pleurs m'empêchent....

HENRI.

A part. Conchiny! Conchiny! *Haut à Michau.* Qui est cette fille-là? elle m'intéresse infiniment; elle est jolie.

MICHAU.

Ah, ouiche! c'est une jolie fille qui s'est vendue à ce vilain Marquis de Conchiny, pus-tôt que d'apouser honnêtement mon fils! Ça fait eune jolie fille ça!

L'on frappe à la porte; Margot & Catau arrivent & ouvrent.



SCENE XIII.

HENRI, MICHAU, AGATHE, RICHARD, LUCAS, MARGOT, CATAU, LE GARDE-CHASSE.

MARGOT ET CATAU, *ensemble.*

{ Mon mari, / Mon pere, } c'est Monsieur le Garde-Chasse.

MICHAU.

Ah! ah! c'est bian tard que....

LE GARDE-CHASSE.

C'est, Monsieur Michau, qu'il y a trois Seigneurs qui ont chassé aujourd'hui avec le Roi, qui ont soupé chez moi, & à qui ma femme vient de dire que vous aviez chez vous un Seigneur de leurs amis, avec lequel elle vous avoit vu rentrer de la forêt. Mais les voici...... Bon soir, Monsieur Michau.

MICHAU.

Bon soir, Monsieur le Garde-Chasse.

Le Garde-Chasse se retire.

SCENE XIV.

ET DERNIERE.

HENRI, MICHAU, AGATHE, RICHARD, LUCAS, MARGOT, CATAU, *le Duc de* SULLY, *le Duc de* BELLEGARDE, *le Marquis de* CONCHINY.

MICHAU.

VOyais, mes biaux Seigneurs, si ce Monsieur là est un Seigneur itout; je ne l'crois pas; il

P. 95.



Quoy! c'est la nôtre Roy! nôtre bon Roy! nôtre grand Roy!

s'eſt dit Officier du Roi. *Tirant par le bras le Roi, qui a le viſage tourné d'un autre côté.* Voyais, reconnoiſſais-vous ſt'honnête homme-là?

Le Duc de SULLY, *le Duc de* BELLEGARDE, *& le Marquis* CONCHINY, *enſemble.*

Quoi! c'eſt vous, Sire!... Sire, c'eſt-vous-même!

MICHAU, MARGOT; LUCAS, CATAU, RICHARD & AGATHE, *tombant tous à genoux au pieds du Roi.*

Quoi! c'eſt-là le Roi! c'eſt-là notre bon Roi, notre grand Roi!

HENRI, *avec attendriſſement.*

Relevez-vous, mes bonnes gens; relevez-vous, mes amis; je le veux, mes enfants; relevez-vous, je vous l'ordonne.

AGATHE, *reſtant ſeule aux genoux du Roi.*

Non, Sire; puiſque c'eſt vous, je reſterai à vos pieds pour vous demander juſtice d'un cruel raviſſeur; du Marquis de Conchiny, qui m'a arrachée à tout ce que j'aime, au moment que j'étois prête à épouſer Richard... Les larmes étouffent ma voix au point...

Le Marquis de CONCHINY, *à part.*

Ciel! c eſt Agathe!

HENRI, *relevant Agathe, & d'un ton ſévere.*

Conchiny,... qu'avez-vous à répondre?... Eh bien? eh bien? répondez donc! vous paroiſſez interdit.

Le Marquis de CONCHINY, *ſe raſſurant un peu.*

C'eſt qu'un rien m'embarraſſe, Sire;... car, dans le fond, pourquoi ſerois-je interdit?... &... n'avouerois-je pas à Votre Majeſté une affaire... de pure galanterie?

Le Duc de SULLY, *vivement.*

J'adore Dieu ! quelle galanterie !...

Le Duc de BELLEGARDE, *légérement, au Duc de Sully.*

Et mais, il ne faut pas prendre cela au grave.

HENRI.

Laiſſez-le donc achever. Eh bien ?

Le Marquis de CONCHINY.

Eh bien ; Sire, le fait eſt que j'ai eu envie, (*avec un rire forcé*) mais bien envie de cette jeune payſanne ;... qu'à la vérité, j'ai aidé un peu à la lettre pour lui faire voir Paris, malgré elle.

HENRI, *l'interrompant.*

Malgré elle !... vous avez donc employé la violence ?

Le Marquis de CONCHINY.

Eh mais, Sire, ſi vous voulez ;... C'eſt mon valet de chambre qui me l'a amenée, avec bien de la peine ; & je vais...

HENRI, *d'un air ſévere.*

Eh, c'eſt cette violence que je punirai.

Le Marquis de CONCHINY, *avec feu.*

Ah ! Sire, ne m'accablez point de votre colere ! J'avoue mon crime ; mais mon crime m'a été inutile, & n'a fait que tourner à ma honte. Agathe eſt vertueuſe ; Agathe ne m'a point cédé la victoire ; & pour la remporter, elle a été juſqu'à vouloir attenter elle-même à ſa vie. J'atteſte le Ciel de la vérité de ce que je dis, & qu'il me puniſſe ſur le champ, ſi je vous en impoſe... Eh ! dans l'inſtant, c'eſt moins, je le jure à Votre Majeſté, la crainte de ma diſgrace que les remords cruels & le repentir qui...

HENRI

HENRI, *l'interrompant d'un air noble & sévere.*

Mais, il ne me suffit point, à moi, que par cet aveu, par vos remords, par votre repentir, Agathe soit justifiée vis-à-vis de ces gens-ci; le crime de votre part n'en est pas moins commis; je leur en dois la réparation. Ainsi donc, je veux que vous fassiez une rente de deux cens écus d'or à cette fille, & que....

AGATHE, *l'interrompant.*

Non, Sire; je me croirois déshonorée si j'acceptois de cet homme des bienfaits honteux qui pourroient laisser des soupçons.

RICHARD, *l'interrompant.*

Ah! divine Agathe! cet aveu du Marquis de Conchiny,... & plus encore le refus que vous venez de faire des biens ignominieux que l'on vouloit le forcer de vous donner, est pour moi une pleine & entiere conviction de votre innocence... Non, vous ne fûtes jamais coupable; c'est moi qui le suis d'avoir pu vous croire un seul instant criminelle; &...

MICHAU.

T'as raison mon fils; & tu peux à présent épouser ste digne enfant-là.

HENRI.

En ce cas-là, je me charge donc de la dette de Conchiny. *Au Marquis.* Retirez-vous, & ne paroissez pas devant moi que je ne vous le fasse dire. *Conchiny se retire. A part, au Duc de Sully.* Aussi-bien, mon ami Rosny, je soupçonne violemment ce malheureux Italien-là d'être l'auteur de toutes les noirceurs qu'on vous a faites; nous en parlerons dans un autre temps... *Haut.* Oh çà, mes enfants, j'ai bien des engagements à remplir

ici : pour m'acquitter du premier, je donne dix mille francs à Agathe & à votre fils, Monſieur Michau ; mais vous ne ſavez pas que j'ai promis à la belle Catau de lui faire épouſer un certain Lucas, ſon amoureux, qui n'eſt pas bien riche ; & pour réparer cela, je leur donne auſſi dix mille francs pour les unir.

LUCAS, *ſautant de joie.*

Dix mille francs, & Catau.

MICHAU.

Tous enſemble. Quel bon Roi !...

RICHARD.

Ah, Sire !

CATAU & AGATHE.

Quel bon Prince !

HENRI.

Duc de Sully, que cette ſomme de vingt mille francs leur ſoit comptée ici, demain dans la journée ; je vous en donne l'ordre.

Le Duc de SULLY, *s'inclinant.*

Vous ſerez obéi, Sire. *Se relevant, & d'un air attendri.* Ah ! mon cher Maître, par ces traits de juſtice & de générosité vous me raviſſez ! Vous venez d'en agir en Roi, & en pere avec ces bons Payſans, qui ſont vos Sujets & vos enfants tout auſſi bien que votre Nobleſſe. Mais, Sire, vous nous devez aux uns & aux autres de ne point expoſer votre vie à la chaſſe, comme vous le faites tous les jours. *Avec colere.* Permettez-moi de le dire à Votre Majeſté ; cela me met, moi, dans une véritable colere. Vive Dieu ! Sire, votre vie n'eſt point à vous, vous en êtes comptable (*montrant le Duc de Bellegarde*) à des ſerviteurs comme nous qui vous adorent, (*montrant*

les Payſans) & au peuple Français dont vous voyez que vous êtes l'idole.

HENRI, *de l'air de la plus grande bonté.*

Oui, oui; tu as raiſon, mon ami, tu m'attendris : ne me gronde plus, mon cher Roſny; à l'avenir je ſerai plus ſage.

MICHAU, *très-vivement.*

Morgué, Sire, c'eſt que ce Gentilhomme-là n'a pas tort; au nom de Dieu, conſarvez-nous vos jours; ils nous ſont ſi chers!

TOUS LES PAYSANS *enſemble s'inclinant.*

Ah! notre Roi; ah notre pere, conſarvais-vous, conſarvais-vous!

HENRI, *regardant tous ces payſans.*

Quel ſpectacle divin!

MICHAU, *encore plus vivement.*

Eh oui, ventregué, conſarvais-vous! vous venais de marier nos jeunes gens, faut, Sire, que vous vivais plus qu'eux... Mais queul excellent homme! Pardon, Votre Majeſté, ſi je vous ons ſi mal reçus; je n'connoiſſions pas tout not'bonheur, & ſi j'avons manqué au reſpect... de la conſidération...

HENRI, *l'interrompant.*

Vous m'avez très-bien reçu, & je veux demeurer votre ami au moins, Monſieur Michau... Mais briſons-là; j'ai beſoin de repos, &...

MICHAU, *l'interrompant.*

Venais, Sire; venais, coucher dans mon propre lit. Ces Seigneurs prendront ceux de mon fils & de Catau. Et nous j'irons tretous paſſer la nuit au moulin. Eune nuit eſt bientôt paſſée, quand on la paſſe pour Votre Majeſté.

Michau conduit le Roi & les deux Seigneurs.

LUCAS, *prenant Agathe sous le bras.*
Et nous, je vons remener Agathe cheux elle; & à demain aux noces, mes enfants.

Fin du troisième & dernier Acte.

J'Ai lu par ordre de Monseigneur le Vice-Chancelier, *la Partie de Chasse de Henri IV, Comédie en trois actes & en prose*; & je n'y ai rien trouvé qui m'ait paru devoir en empêcher l'impression. A Paris ce 12 Décembre 1765.

CRÉBILLON.

